

41
1973

Sommaire

Liminaire	p. 5
Pourquoi cette session Jean Rémond	p. 7
Témoignages :	
• Dans un petit bourg du Pas-de-Calais. Edouard Willems	p. 11
• Au coude à coude avec les immigrés. X.	p. 15
• Façonné par le temps... Claude Huret	p. 21
• En recherche « d'authenticité ». Emmanuel de Vesvrottes	p. 26
• Libération et évangélisation en Argentine. Louis Aldaïts	p. 32
• La rencontre de l'autre, différent et semblable. Jacques Souty	p. 35
• De retour d'Afrique Noire. Paul Collet	p. 39
Amorçes de réflexion Marcel Massard	p. 47
Travaux des carrefours :	
• La rencontre de l'autre est fondamentale dans et pour notre Foi.	p. 65
• Un renouvellement de notre sens de la mission de l'Eglise.	p. 70
• A quoi tient la force libératrice de notre Foi en Jésus-Christ ?	p. 75
Nominations - Carnet de la Mission	p. 81

Liminaire

Ce numéro 41 voudrait être un reflet et un écho des « Journées Tiers-Monde » qui se sont déroulées à FONTENAY les 8 et 9 septembre 1973. Ce n'était pas une session d'informations techniques sur les problèmes sociaux, économiques, ou politiques, du Tiers-Monde, mais une recherche qui pouvait s'intituler :

Pourquoi et comment le Tiers-Monde s'intègre-t-il dans toutes les composantes de notre vie ?

Ces journées ont rassemblé 125 personnes qui sont concernées par le Tiers-Monde de diverses manières :

— parce qu'elles ont vécu ou vivent au Maghreb, en Afrique Noire, en Amérique latine ;

— parce qu'elles travaillent et habitent au milieu des travailleurs immigrés en France ;

— parce qu'elles mettent au centre de leurs engagements, de leur conscience et de leur foi l'enjeu fondamental des problèmes du Tiers-Monde.

Les délégués des équipes de la Mission de France et de l'Association composaient la majorité des participants. Cependant, une vingtaine d'invités se sont mêlés à nos travaux et ont apporté une sérieuse contribution, car la plupart d'entre eux ont été ou sont encore engagés dans les pays en voie de développement.

La réflexion suivait l'itinéraire suivant :

● après le « coup d'envoi » présenté par Jean REMOND, nous avons écouté des témoignages de certains d'entre nous habitant la France ou le Tiers-Monde.

- Pendant quatre heures, onze carrefours s'interrogent d'une part sur les changements que la rencontre du Tiers-Monde a provoqué dans nos comportements et notre vision de foi, et d'autre part sur les questions posées pour l'avenir des hommes et de la foi en Jésus-Christ.
- Le lendemain matin, Marcel MASSARD fait une synthèse des carrefours en dégagant trois pistes de recherche : La rencontre de l'autre — La mission de l'Eglise — Le dynamisme de l'Évangile. Les participants travaillent en mettant en commun leurs embryons de réponse à ces grandes interrogations.
- La session s'achève par une prière œcuménique où une Parole nous fut adressée à travers un texte du Président NYEREE, l'interpellation des évêques du Nord-Est Brésilien et l'adresse de l'imam MOUSSA ASSADR aux étudiants algériens volontaires de la réforme agraire.

Cette publication de ces « Journées » ne peut être un enregistrement complet et total, car il est difficile par les mots de rendre compte

- de la joie des retrouvailles d'amis que le temps et la distance ont séparés,
- de l'intensité du travail et spécialement du désir d'affronter les questions cruciales,
- de l'harmonie entre les échanges et les moments de recueillement tels que la célébration eucharistique et la prière œcuménique.

Malgré ses limites, ce document demeure un témoin de cette session et la première pierre d'une entreprise à poursuivre.

Pourquoi cette session...

Jean Rémond

Pendant toute la semaine qui a précédé cette rencontre, 18 ans après Bandoeng, s'est tenue à Alger une conférence des pays du Tiers-Monde. Dans une lettre aux chrétiens d'Algérie, le Cardinal DUVAL en parle en ces termes : « Cette conférence constituera un tournant de l'Histoire et l'on peut espérer qu'elle constituera un progrès vers la justice universelle et la construction de la paix ». En face des immenses problèmes économiques, sociaux et politiques qui se posent à leurs pays dans leurs rapports avec les nations riches qui les exploitent, les dirigeants du Tiers-Monde sont mis en face de leurs responsabilités. Espérons qu'ils les prendront tous avec lucidité et courage.

Pour notre part, si nous sommes rassemblés ici c'est aussi pour mieux prendre conscience de ce que sont nos responsabilités, comme hommes bien sûr, mais surtout, comme chrétiens et comme prêtres, au regard de la Foi en Jésus-Christ.

Ce n'est pas la première fois que nous allons échanger entre nous de la manière dont nous nous sommes concernés par les problèmes du Tiers-Monde. A l'Assemblée générale de 1962, dans le schéma n° II, et à la réunion des Responsables d'équipe de 1964, nous avons fait le point sur les raisons qui nous semblaient devoir motiver l'implantation d'équipes dans les pays du Tiers-Monde.

En 1967, une session de 3 jours, avec l'aide d'un certain nombre de gens compétents, nous rassemblait autour de l'objectif suivant que dit bien une phrase de Pierre JUDET : « Analyser le fait du T.M., mais aussi l'atti-

tude des Occidentaux et des Français en particulier par rapport au T.M., afin que tous prennent conscience de la manière dont les problèmes du T.M. les concernent, de ce que sont leurs attitudes, de ce qu'elles pourraient être, ainsi que des responsabilités qu'ils ont à mettre en œuvre » (p. 48).

Pour ceux qui ne l'auraient plus en mémoire, je vous rappelle les grands chapitres de cette session de 1967 :

- 1) Sous-développement et conditions pour le développement ;*
- 2) Pour une rencontre des peuples du T.M. et de l'Occident ;*
- 3) Dans l'Eglise universelle, tâches de l'Occident et Tiers-Monde.*

Le livre dans lequel a été rendu compte de cette session sur le T.M. comporte en sa dernière page de couverture le texte suivant :

« Le T.M. s'impose à l'Occident en cette seconde moitié du XX^e siècle. Indépendance, travailleurs étrangers, Chine, pays arabes, Amérique latine, faim dans le monde, développement : que de mots nouveaux frappent nos oreilles... et nous mettent en cause tout simplement ! Toutes nos vieilles structures occidentales sont ainsi passées au crible : habitudes, institutions, manières de produire et de vendre ; mais aussi manières de penser, de vivre et de croire en Dieu. Saisir dans leur profondeur les questions ainsi posées à l'homme par ces peuples du T.M. ; évaluer les étapes à franchir pour nouer d'authentiques relations humaines avec ceux-ci ; comprendre ce que signifie la Foi de l'Eglise dans la transformation de notre société mondiale : telle fut la recherche d'une session organisée par la Mission de France et dont rend compte cet ouvrage ».

Depuis 1962, les raisons de la présence d'un certain nombre d'entre nous dans les pays du T.M. ne se présentent plus tout à fait de la même façon. Bien des transformations se sont produites aussi dans la manière concrète dont se situent les personnes et les équipes.

Depuis 1967, si les problèmes de fond restent les mêmes, de nombreux événements sont survenus qui ont fait évoluer la situation des pays du T.M. entre eux, par rapport aux pays riches et par rapport à l'Eglise.

Ces différents aspects des choses ne peuvent être absents de nos préoccupations et de nos échanges au cœur de ces deux jours ; mais c'est d'une autre manière que dans le passé que nous les aborderons.

Il y a 10 ans, ceux d'entre nous qui étaient présents dans le T.M. n'y étaient encore que de manière récente. Aujourd'hui, la plupart y sont depuis de longues années, qui les ont profondément marqués dans leur être, leur façon de vivre et leur manière de voir le monde.

Il y a 10 ans, pour la plupart de ceux d'entre nous qui étaient en France, la préoccupation du T.M. se situait au niveau de l'information, sur des problèmes vécus au-delà de l'hexagone ou en rapport avec un au-delà de l'hexagone. Elle se situait aussi au niveau de l'échange avec des copains dont on se savait et se voulait solidaires. Aujourd'hui, comme nous avons eu l'occasion de nous en rendre compte en Equipe centrale, dans nos contacts avec les uns et les autres au cours de ces 6 mois passés, la plupart des équipes par un ou plusieurs de leurs membres sont en relation directe avec des immigrés originaires du T.M., soit par leur profession, soit par leur habitat, soit encore par leur responsabilité ecclésiale.

Il y a 10 ans, un petit nombre parmi nous était en situation professionnelle : c'était en 1963, avant le redémarrage des prêtres ouvriers. Aujourd'hui, aussi bien en France que dans le Tiers-Monde, 90 % des membres des équipes ont un travail salarié. Ce fait change considérablement notre appréhension des problèmes humains aussi bien que la manière de vivre la Foi.

C'est parce que nous avons constaté — en Equipe centrale — ce décalage qui existe entre ce qui est vécu concrètement et ce qui est inscrit dans notre conscience collective, que nous avons demandé à l'Atelier T.M. d'organiser la session qui nous rassemble aujourd'hui.

Ce à quoi nous sommes invités, c'est à mettre en commun la manière dont nous sommes, les uns et les autres, là où nous nous trouvons, concrètement concernés par les problèmes du T.M. Nous avons aussi l'ambition d'essayer de nous dire les uns aux autres les questions que cela nous pose dans notre Foi et l'exercice de notre responsabilité de prêtres et la manière dont nous essayons d'y répondre.

Ce n'est pas d'abord parce qu'il existe des équipes Mission de France dans le T.M. que nous sommes ici, mais parce que chacun d'entre nous est concerné par les problèmes du T.M. et que nous voulons nous dire les uns aux autres de quelle manière nous le sommes.

Ce n'est pas pour réaliser une opération du genre « fenêtre ouverte » sur le T.M. que nous sommes là, mais pour mieux découvrir ensemble, par l'échange, à quelle révolution intérieure nous sommes provoqués et à quels dépassements.

Ainsi située, cette session n'est pas un à-côté de notre recherche habituelle ; elle en est un temps fort, comme elle est au cœur du travail de discernement que nous avons à faire sur ce que doit être la Mission de France aujourd'hui.

Dans un petit bourg du Pas-de-Calais

Edouard Willems

Mon intervention est un petit galop d'entraînement, une mise en route. Je vis à la campagne, dans un secteur rural de petites et moyennes exploitations agricoles, dans un bourg qui ne compte pas beaucoup de réalités ouvrières.

Je ne suis jamais allé au Tiers-Monde. Je n'ai aucun contact avec les immigrés, ni au travail, ni dans l'habitation, ni dans ma responsabilité ecclésiale. C'est vraiment là une situation au ras du sol. Cependant, je suis personnellement préoccupé par cette question du Tiers-Monde.

Un cheminement intérieur

Je voudrais d'abord dire mon histoire et celle d'un secteur à partir de ce problème du Tiers-Monde. Depuis longtemps, j'ai une sensibilité particulière à tout ce qui touche les gens en marge. J'ai commencé mon ministère à Boulogne-sur-Mer en me préoccupant des ouvriers et des ouvrières de marée, qui avaient peu de contact avec la paroisse. J'ai essayé de partager leur vie. Par voie de conséquence, j'ai subi le refus global du monde local et de l'Eglise... cette exclusion qui s'est renouvelée en d'autres circonstances a en quelque sorte mûri cette vocation de « foutu dehors ».

Dans nos campagnes, il y a une dizaine d'années, une information sur le Tiers-Monde était diffusée. Cette information devenait de plus en plus importante, mais n'avait pas d'impact sur la conscience des gens au milieu desquels je vivais. Elle restait un peu comme une

vision cinématographique qui n'interpelle pas.

Un événement

J'en étais là, quand un événement se produisit. Au cours d'une session sur le monde rural, où je participais avec un laïc du secteur, j'ai rencontré un jeune Haïtien qui faisait des études de théologie en France. Il me paraissait avoir un projet tout à fait original, neuf et audacieux. Ce n'est ni l'heure, ni le lieu d'en donner le contenu. Dès nos premières conversations, j'étais persuadé que son projet était vraiment de nature à éclairer notre propre recherche.

Cette session a suscité d'autres contacts. A la suite de multiples rencontres, une amitié est née entre nous, entre plusieurs laïcs du secteur et ce jeune Haïtien. C'était à l'époque de la parution de l'encyclique « *Populorum progressio* ». J'étais fort intéressé par ce document. Grâce à lui j'ai appris à en connaître les limites. Néanmoins, je souhaitais que cela puisse être un instrument de conscientisation pour les chrétiens. Il a accepté de faire une transcription du texte, il en a pris les paragraphes essentiels. Par un très long travail il l'a illustré de façon concrète et précise pour l'avenir de son propre pays. On a donc eu ainsi un instrument très pratique, à la portée des gens et qui par ce fait fut bien accueilli.

Comme les gens du secteur ne sont pas des intellectuels, cette sensibilisation devait se traduire par des gestes et notamment par le jumelage de notre canton avec le « Bassin bleu » d'Haïti. Cette

solidarité n'était pas d'ordre mystique, mais passait par une aide de développement... Par la suite, nous avons accueilli pendant un an un Haïtien qui venait se former aux techniques des maisons familiales rurales. Tout le monde chez nous garde un souvenir de Frantz, c'était son nom.

Une répercussion sur notre environnement

Chaque année, les quelques grosses exploitations agricoles font appel à une main-d'œuvre étrangère pour les betteraves. L'attention éveillée par le jumelage avec Haïti a renouvelé notre regard sur l'étranger qui est à notre porte. Ainsi les foyers ouvriers agricoles ont pris en charge les betteraviers espagnols. Ils se sont débrouillés pour trouver un interprète afin de briser la barrière de la langue. Ils ont étudié ensemble les contrats de travail où ils ont découvert un certain nombre d'injustices... en dialogue avec une communauté protestante voisine, ces mêmes foyers ont accueilli pendant un mois des Sénégalais, des Mauritanais qui travaillaient dans la région de Roubaix-Tourcoing. De tels gestes pour des gens simples et souvent allergiques à l'engagement, ce n'est pas si mal !

Un chemin à poursuivre

Pour des raisons internes à la pastorale diocésaine, nous avons dû changer de secteur et nous implanter dans une région très proche. Les chrétiens mis en route par ce jumelage et cette préoccupation du Tiers-Monde se sont immédia-

tement demandés : « que va devenir cette dimension essentielle de notre vie ? » Pour assurer une pérennité à l'affaire et la dédouaner, en quelque sorte, des « humeurs des curés », ils ont mis sur pied une association apolitique et aconfessionnelle, libre et ouverte, une association où je ne suis qu'un membre parmi d'autres.

Voilà en gros l'histoire d'un secteur, voilà comment à la mesure de nos possibilités le problème du Tiers-Monde est concrétisé.

Nos découvertes

Très succinctement, je voudrais faire émerger tout ce qui est enfoui à travers cette histoire. Je voudrais faire une lecture de tout ce qui est véhiculé par cette expérience limitée du secteur où je suis.

— Un esprit d'ouverture

Dans nos villages ruraux, les gens se connaissent bien mais ont quelques peines à accueillir l'étranger, même l'étranger très proche. L'horizon est très restreint. L'intégration d'une nouvelle famille, même si elle est de notre culture, de notre région, même si elle parle notre patois, est toujours très longue et difficile. L'expérience que je viens de décrire a provoqué en ce domaine un très net esprit d'ouverture.

— Une autre dimension de la pauvreté

Nos ruraux sont très au courant de leurs problèmes professionnels. Ils perçoivent bien la place de l'agriculture dans une société qui s'industrialise de plus en

plus. Ils savent que cette mutation entraîne pour un certain nombre de quitter ou de modifier leur petite exploitation. Certains subissent cette conversion avec amertume et désespoir. Le dialogue avec les Haïtiens, l'accueil des betteraviers espagnols ont permis de lire des situations de pauvreté et d'injustice qui ressemblaient en beaucoup de points à celle du monde rural français.

— L'importance de la fraternité

Dans une société qui se technicise de plus en plus et qui mise énormément sur l'efficacité, j'ai été frappé par les termes de l'Association qui mettent l'accent sur l'amitié : « Le but de l'Association est d'établir des liens d'amitié entre les Français qui la composent et les habitants du secteur de Haïti et éventuellement d'un autre secteur de ce pays là ».

— Une connaissance qui engage

Au cours de cette petite expérience sans prétention, nous avons appris à faire éclater notre manière de vivre, nous avons rencontré des valeurs autres que celles de notre terroir. Je fais encore appel au statut de l'Association : « Nous sommes persuadés que ces pays ont beaucoup à nous apprendre ». Cette connaissance du monde renouvelle notre conscience politique : « L'Association vise à mener une action auprès de l'opinion publique pour la rendre plus consciente des changements qui sont à opérer dans les relations avec les pays du Tiers-Monde ». Cet aspect s'est concrétisé par une interpellation directe dans la presse, au moment des dernières élections législatives.

— Une foi renouvelée

Notre foi s'est renouvelée à travers tout ce que je viens de dire : le sens de l'universel, la fraternité, cette rupture avec une dimension spontanément fermée sur un monde très court. Il y a une volonté de vivre une pauvreté personnelle en

Une raison d'espérer

On a redécouvert ensemble, à travers cette correspondance, ce dialogue permanent avec un secteur, un pays, des gens; une nouvelle raison de vivre. On a retrouvé une nouvelle dimension du peuple de Dieu, avec des valeurs autres. Ceci nous permet de respirer un peu mieux

communion avec les plus pauvres du monde. Dans la mesure où cette réalité Tiers-Monde s'établit au cœur de notre conscience, on se sent, j'allais dire, à la limite un peu étranger dans le monde dans lequel nous vivons. On ne peut plus accepter les impératifs de notre monde actuel.

au-dessus de la mêlée actuelle, au-dessus de l'atmosphère étouffante. On prend une oxygénation dans une Eglise qui sait tout, qui est très liée encore, malgré ses belles déclarations, à un monde occidental.

Au coude à coude avec les immigrés

Ayant vécu 6 ans comme Vicaire à ..., où la population active nord-africaine est plus nombreuse que la population active française, ayant travaillé à temps partiel avec quelques copains nord-africains, je ne pouvais aborder la vie des P.O., avec « label épiscopal » en 66, sans être hanté par cette présence massive des immigrés dans le quartier et dans les usines.

Premiers choix

Je savais que les premiers choix seraient déterminants pour l'avenir.

Parmi ces choix : l'habitat, la qualification professionnelle, l'entreprise, la façon de se situer avec les copains par rapport aux Syndicats ; chacun de ces choix interférant nécessairement sur les autres.

● Pour *l'habitat*, j'avais l'hypothèse d'habiter en plein quartier nord-africain dans des conditions se rapprochant un peu de celles des immigrés. Pour des questions de principes, en particulier (il n'y avait pas d'autre vie d'Eglise que la vie d'équipe pour les premiers temps), j'ai préféré la *vie d'équipe* en commun, tout en imposant aux 2 copains de venir à..., avec des conditions de vie assez dures, à la limite de la zone française et nord-africaine.

En 6 ans, nous sommes passés au stade supérieur du point de vue espace de logement, et nous avons été absorbés par l'extension de la zone nord-africaine :

foyer d'une centaine de Tunisiens en face chez nous, 3/4 des logements de la rue sont devenus des dortoirs pour travailleurs, surtout marocains. Tous les bouchers, épiciers et cafés du quartier sont devenus marocains.

Nos *relations* de quartier ont toujours été, et restent assez réduites, à moins que nous ne nous connaissions d'avance par le travail.

Le problème, c'est l'accroissement du bruit la nuit.

● Pour la *qualification professionnelle*, je visais un poste d'O.S. à la production, puisque c'est là la plus forte concentration d'immigrés, et je les estimais délaissés et méprisés par les professionnels français. Il me fallut pourtant faire un choix à partir du moment où je décidais de tenter ma chance chez... Après avoir préparé méthodiquement l'embauche, je me retrouvais embauché comme O.S. aux marteaux-pilons dans les forges, mais destiné à devenir professionnel. Je me suis retrouvé P. 2 en 2 ans avec une majorité de Français et d'Espagnols à cette qualification. Mais depuis 4 ans il n'y a plus que 3 Français et 2 Espagnols sur 25 compagnons : les Marocains et les Yougoslaves ont pris la relève. Tous les « chauffeurs de fours » qui passent P. 1 et tous les O.S. sont immigrés, sauf 1 Français qui reste parmi eux parce qu'il est délégué C.G.T., et n'a donc droit à aucune promotion. Il est même devenu le moins payé des O.S. Forges.

● Pour la *situation syndicale*, les interférences sont encore plus fortes :

J'avais pensé vivre *avec* les copains, exploité comme eux, « à la base » comme

on dit. J'avais d'ailleurs le présumé le plus souvent admis dans les milieux christiano-ecclésiastiques que les syndicats ignoraient les immigrés et les O.S.

La vie ne m'a pas permis de tenir mon « principe » de vie à la base. Il n'est probablement pas possible à tenir dans la région qu'en changeant de boîte tous les 3 ou 4 ans. Encore faut-il savoir que les grosses boîtes refusent de plus en plus d'embaucher des Français à la production.

Pratiquement, les événements de 68 m'ont amené à venir à l'usine avec les grévistes dès les premières semaines ; mais mes arrière-pensées sur la Liberté avec un grand L, et surtout la liberté (avec un petit l) que confère l'état de célibataire, m'ont conduit à venir *encore* à l'usine les 4^e et 5^e semaines de grève... nous n'étions plus qu'une poignée à occuper l'usine. Je n'avais alors aucune responsabilité syndicale ; j'avais juste ma carte C.G.T.

La suite devait précipiter les choses :

- les licenciements ou expulsions hors de France de tous les immigrés ayant pris part à la grève,
- l'implantation du syndicat fasciste C.F.T., des réseaux de mouchards, puis de commandos véritables organisés par la direction,
- puis, le licenciement des Français trop « marqués », et cela le jour des vacances, après l'heure du départ.

Tout ça appelait une prise de position pratique :

- ou bien nous prenions tous tôt ou tard notre carte au syndicat fasciste,
- ou bien je prenais mon compte,

— ou bien nous tentions une réaction aux élections de délégués du personnel en 1969.

Nous avons fini par nous présenter à 4 des Forges, 3 Français et 1 Polonais ; les camarades algériens ou marocains contactés ne remplissaient pas les conditions d'éligibilité, ou ont eu trop peur au dernier moment. Personne ne le leur a jamais reproché, puisqu'il suffit pour un immigré d'avoir son nom sur une liste C.G.T. ou C.F.D.T. pour « disparaître », à moins qu'il n'ait un fort réseau de protection individuelle 24 heures sur 24 (ainsi Hamdadou a disparu en 72, deux Portugais ont disparu cette année, le traducteur turc a disparu aussi, etc.).

Je n'en finirais pas de parler des conditions qui sont faites aux gens de la production, dès l'instant qu'ils refusent la carte C.F.T., et même ayant cette carte, qu'ils refusent de moucharder. Tout est alors mis en œuvre pour leur faire prendre leur compte, en attendant de les licencier dans 3 ou 4 ans s'ils ne se décident pas à comprendre.

Le théorème n° 1 qu'on apprend dès l'embauche, c'est : « Méfie-toi de ton meilleur copain », et, malheureusement, c'est vrai.

Toujours est-il que *je suis maintenant sur les listes officielles du syndicat C.G.T.* :

un avantage par rapport à notre sujet : mon avancement est bloqué, et je peux ainsi rester à la production avec les immigrés ;

un problème : je suis devenu une « *personnalité* » bien plus connue que le directeur de l'usine : et cela d'autant plus que mes connaissances arithmétiques et mon

entêtement, m'ont amené, en 6 ans, à pouvoir éplucher et vérifier bon nombre de feuilles de paye.

Un travailleur qui réclame pour sa paye avec chiffres à l'appui, risque le licenciement : la direction estime qu'il s'est informé à la C.G.T. ou à la C.F.D.T.

Découvertes syndicales

Intégrant le syndicat par l'enchaînement des événements et la pression patronale, je devais y faire beaucoup de *découvertes*, quant à mes appréciations antérieures :

1°/ Très concrètement, je devais me rendre à l'évidence que les 9/10^e de l'activité syndicale de mon établissement concernait les gens de la production, et donc, les immigrés :

— Revendications.

— Défense des travailleurs qui osent narguer la direction au point de s'adresser à la C.G.T. : même après le licenciement, il faut encore beaucoup de courage pour oser parler à un délégué.

— Enquêtes sur les accidents du travail pour espérer percer le blocus établi par la direction : même à l'hôpital, un accidenté ne parle pas !

— Distribution des journaux de langues.

— Efforts désespérés pour tenter d'avoir une traduction de tract en arabe, en yougoslave ou en turc.

— Recherche permanente pour tenter de dénicher quelqu'immigré qui accepte de se présenter comme délégué du personnel. La clandestinité est telle que nous ne pouvons faire connaissance avec

de tels camarades, qu'après le dépôt des listes. Nous avons de la chance à mon atelier, cette méthode de travail au radar nous permet d'avoir actuellement la moitié de nos délégués immigrés, surtout nord-africains, avec des militants de classe qui nous en remontrent pour déjouer les provocations et tenir le coup au milieu des brimades, c'est forcément contre eux que la C.F.T. s'acharne le plus.

2^e découverte : l'attitude de la C.G.T. vis-à-vis des *gauchistes*. A première vue, ce sont quand même ces gauchistes qui s'occupent des immigrés. Il me fallait donc regarder :

— D'abord, j'étais amené à découvrir que la question des travailleurs immigrés est au cœur des *débats* de la C.G.T. depuis 1919, car si on compte plus de 3 millions d'immigrés actuellement, ce chiffre était déjà du même ordre en 1931 : comme quoi mon idée que l'Eglise avait quelque chose d'original à apporter aujourd'hui parce que quelques individus s'éveillent au problème, ça devenait minime.

— D'autre part, je découvrais 3 éléments permanents de l'attitude de la C.G.T., tenant compte de la durée :

- 1°) Toucher aux outils de production, c'est, à moyen et long terme, aller contre les intérêts des travailleurs les plus exploités.
- 2°) S'attaquer aux chefs et même aux mouchards ce n'est pas s'attaquer au problème.
- 3°) Ceux qui mettent en mouvement des actions d'immigrés, ne sont pas ceux qui prennent les coups.

Il faut du courage pour tenir ce raisonnement aux travailleurs les plus exploités pour lesquels la violence paraît effectivement la seule issue.

Présence et charité

Tout cela contribue à réaliser un *mode* de présence qui n'a rien à voir avec la « charité fraternelle » vécue au coude à coude dans la vie quotidienne. Je suis en effet totalement isolé de tout travailleur immigré (ou français d'ailleurs) ; dans l'usine, au café, au marché, à la maison, tout camarade qui me cause risque le licenciement. C'est donc uniquement à travers des « images de marque » que le dialogue existe, sans parole aucune :

— l'image de marque du militant C.G.T. qui travaille à la production avec eux et qui se farcit le mauvais boulot plus que quiconque,

et, pour un certain nombre,

— l'image de marque du *chrétien* qui travaille aussi avec eux et qui s'est identifié plus ou moins au P.C.

Je n'ai ni regret ni complexe d'être enfermé dans cette situation. C'est celle qu'impose le Patronat de choc à quiconque désire exprimer dans sa vie et par sa vie une autre expression de la liberté que celle de l'asservissement au profit.

Bien sûr, il est très *peu explicite* qu'en même temps que la liberté ordinaire de l'homme, je souhaite révéler une LIBERTE plus totale qui vient du CHRIST. Seuls, les quelques camarades du syndicat et quelques copains immigrés très clandestins (chez qui je vais la nuit) peuvent entrevoir la Totalité de ma vie.

Mais je ne crois pas plus à la possibilité d'exprimer la FOI PURE qu'à la possibilité d'exprimer l'AMOUR DU CHRIST,

- sans un vêtement de l'ordre d'un langage dans une certaine culture, pour la foi ;
- sans un vêtement de l'ordre de l'engagement dans une organisation de ce monde pour l'Amour du Christ.

Le comportement des Français

Si j'ai été heureusement surpris par la connaissance quotidienne de la C.G.T., de même, j'ai été heureusement surpris par le *comportement quotidien* des Français travaillant avec les immigrés. Des expressions racistes, il n'en manque pas, c'est vrai ; mais des comportements racistes entre copains travaillant ensemble, c'est extrêmement rare. S'il y a problème, c'est précisément dans certains ateliers de professionnels, où ne se réalisent pas un travail ou un effort commun. Et pourtant, à la production, la direction souhaite la bagarre : nous avons eu jusqu'à 12 nationalités différentes dans le secteur des Forges, sans compter les mélanges d'anciens légionnaires ou de fascistes avec des Algériens ou des Marocains politiquement engagés.

Mon attitude paternaliste

J'ai aussi appris, grâce aux copains immigrés délégués, à percevoir tout ce qu'il y avait d'*attitude paternaliste* dans mon comportement.

« La C.G.T. ne s'occupe pas d'eux »,

je le pensais ; mais ce que je fais de plus, c'est de l'Assistance sociale. Si ça dépanne parfois ça ne conduit à rien ; même pire ! cela peut amener à penser que la C.G.T. marche avec le patron. Ainsi, pour bon nombre de feuilles de paye qu'on me demande de recompter : le compte est souvent exact, j'essaie parfois d'expliquer et je m'aperçois qu'une démonstration arithmétique peut convaincre un occidental ; elle n'intéresse pas la plupart des camarades immigrés : c'est la relation de confiance seule qui peut faire admettre au copain qu'il a son compte.

Distances réelles

A côté de toutes ces distances voulues et sans cesse aggravées par le système, il ne manque pas de distances réelles venant des civilisations : le sens du temps, de l'hospitalité, la place de l'homme dans le déroulement de l'Histoire, également, l'importance de la mère, de l'enfant, et surtout la place de l'épouse ou des épouses... sont des distances souvent citées. Je n'insisterai pas, mais c'est très important.

Relations

Pourtant, par ailleurs, se réalisent d'autres jeux de relations, d'autant moins simples que tout se passe sans paroles.

1°) Ainsi, une certaine réaction aux ordres de certains chefs : lorsque le chef ou le chrono approche, il y a des clins d'œil internationaux. Lorsqu'un chef vient emmerder un gars pour rien, c'est le sourire. Lorsque la machine casse, le

signe de croix comme signe de mort vaut pour toutes les religions, athées compris.

2°) Une destinée commune à aller tôt ou tard à l'hôpital, soit par accident soit par maladie plus ou moins professionnelle. Le 3^e étage en chirurgie, ou le 10^e en phytisio, on s'y retrouve tôt ou tard, qu'on soit Turc, Français, Nord-africain ou autre.

3°) La *vie commune* à plusieurs célibataires, pratiquée d'ailleurs parfois par d'autres Français pour des raisons économiques, rapproche beaucoup de la plupart des copains, vivant 11 mois sur 12 en célibataires regroupés, bien que mariés officiellement, ça fait une parenté de situation qui n'est pas zéro.

Le 4^e exemple touche (peut-être) plus à notre sujet : si les camarades du bâtiment évoquent une référence assez fréquente des copains nord-africains à Dieu, l'ambiance dans la Métallurgie pousse aux prises de position athées, même chez bon nombre de copains nord-africains : il y a 6 ans, faire le carême, c'était assez général ; actuellement, il faut deux fois du courage pour le faire : le courage très concret de ne pas boire en travaillant près des fours, *plus* le courage d'affronter l'ensemble des copains.

Exprimer qu'après la mort il n'y a pas que le trou, c'est contraire à l'ambiance générale. Oser dire que la *prière* est digne de l'homme, que le refus du vin ou le respect de la femme peut avoir un sens dans une relation à Dieu, professer le Nom des prophètes : Moussa, Aïssa, Mohamed, Mouloud... quelques camarades nord-africains l'osent encore, et, s'ils savent ma Foi chrétienne, il s'établit une sorte de connivence entre nous.

Or toutes ces pratiques, tous ces gestes sont nécessairement ambigus (autant que mes pratiques et mes gestes habituels de chrétien). Ma réponse ne peut se résumer que par oui ou par non, et même, plus souvent par un geste. Il n'empêche que pour quelques-uns il y a par le fait de la Foi une proximité assez profonde.

Service ou présence

Tout cela m'amène à réfléchir sur l'inflation que pourrait comporter trop d'insistance sur le « *service désintéressé de l'homme* ». Non pas que le « ministère » ne comporte pas cet élément (sous bénéfice de dédouaner ce service de toute notion paternaliste) *mais* quel homme peut se réaliser quels que soient sa foi ou son athéisme sans intégrer cet aspect de ce service de l'homme ?

C'est peut-être moins enthousiasmant de ne pas avoir quelque chose de spécifique à *faire* pour signifier le sacerdoce, *mais* il me semble suffisant d'être de cette *Eglise* totalement *universelle*.

Dans ce grand rassemblement autour du Christ, je me sais un membre qui ne se définit pas par des activités spéciales, mais par une *présence* nécessaire. En référence à ce que disait l'atelier de P. O. de mars 72, sur l'organicité ecclésiale, j'ai la conviction de participer avec d'autres à ma responsabilité presbytérale, dans la situation assez bizarre que je vous ai décrite, vivant à côté des immigrés (comme à côté des français), sans jamais pouvoir finalement *explicitement* le lien entre ce que je désire vivre et l'exigence d'Amour évangélique.

Façonné par le temps...

Claude Huret

Avant d'aborder les problèmes actuels des travailleurs immigrés, avant d'esquisser des choix qui s'imposent à ma conscience, je voudrais interroger l'histoire, mon histoire. Je vais essayer d'expliquer comment je me suis situé depuis un certain nombre d'années, depuis une quinzaine d'années.

Les vertes années

Voici brièvement les moments importants de mon cheminement :

1957 : le quartier.

Je suis vicaire d'un quartier ouvrier au Havre, un quartier pauvre et cosmopolite, un quartier où les africains récemment débarqués sont logés dans des baraquements qui tombent en ruine. Ils doivent être évacués. Avec des amis du Havre, on lance un chantier du service civil international. On construit d'autres logements. On crée l'Union Franco-Afri-

caine du Havre. L'association sera gérée paritairement entre Africains et Européens.

Les premiers problèmes d'alphabétisation se posent. On essaye d'y répondre en faisant appel aux bonnes volontés. Un nouveau style de relation se noue entre élèves et moniteurs, entre africains et blancs.

La guerre d'Algérie.

Une deuxième étape de ma rencontre avec des travailleurs immigrés fut la

guerre d'Algérie. Il y a beaucoup d'Algériens dans le quartier. Certains me connaissent bien parce qu'il y a eu des coups de main à propos de logements, des échanges d'amitiés en multiples occasions. Ils ont confiance. En cette période troublée, c'est important d'avoir confiance en quelques Français. Un jour, un responsable du F.L.N. débarque au Havre. Il vient me voir — on lui avait donné mon adresse —. Ce fut le début de toute une suite d'incidents... que je n'ai pas le temps de raconter. De telles visites seront très fréquentes pendant 2 ans. En regardant ces événements maintenant, je ne sais pas trop comment je m'en suis tiré. Parfois j'ai eu chaud... Mais des liens très profonds se sont noués avec tel ou tel Algérien. Des liens que rien ne pourra détruire.

1962 : La biffe.

Cette année là je passe au travail à mi-temps. Je suis chauffeur d'un marchand de ferraille. Je rejoins chaque jour les biffins sur la décharge publique au Havre. Je vis là dans un milieu sous-prolétaire où se réfugient quelques Algériens. Cette profession suscite des contacts fréquents avec la « Zone », avec les « bidonvilles ».

1965 : Docker occasionnel.

1965, c'est la naissance de l'équipe « prêtres-ouvriers ». Je participe à cette équipe en prenant un travail à plein temps sur le port comme docker occasionnel. Et là, je fais un peu l'expérience d'être étranger moi-même. Car ici, le docker occasionnel est le paria, le rejeté, ce

qui provoque chez lui un complexe d'infériorité. Il n'arrive pas à faire son trou dans le milieu.

1968 : Vie d'entreprise et engagement syndical.

Ne parvenant pas à devenir professionnel, au bout de 4 ans je tire une conclusion. Je quitte le milieu docker pour faire un stage d'A.F.P.A. Volontairement, je choisis un métier du bâtiment, espérant retrouver par là les travailleurs étrangers. Mais je ne réussis à m'embaucher que chez un marchand de bois — ce n'est pas le bâtiment —. Dans cette entreprise, les événements me poussent à prendre des responsabilités syndicales assez rapidement. Peu à peu je suis introduit dans le milieu syndical C.G.T., avec une attention particulière aux problèmes des immigrés, que je ne rencontre guère au niveau de l'entreprise, et au niveau de l'agglomération havraise. L'Union locale me demande de prendre la responsabilité de la Commission immigrés.

Par ailleurs, les groupes d'alphabétisation se sont développés. Des amis se rencontrent pour essayer de coordonner le travail sur toute la ville. Ils décident de former une association. En s'amplifiant cette association adhère à la FASTI et retrouve là une certaine orientation. Elle ne se cantonne pas uniquement dans les problèmes d'alphabétisation. Elle devient rapidement le lieu de réflexion, de coordination pour un certain nombre de militants qui cherchent à vivre en solidarité avec les travailleurs immigrés. Mais elle n'est pas encore aux mains, des travailleurs immigrés.

Les dernières étapes

Les dernières étapes sont marquées par la résorption d'un bidonville et la régularisation de travailleurs tunisiens.

— La résorption d'un bidonville.

Depuis plusieurs années, des jeunes vivent en partage de vie avec des immigrés dans cette cité de misère. Ils sont reconnus comme de vrais interlocuteurs par les Pouvoirs publics. La préfecture engage une enquête sur les logements insalubres des travailleurs étrangers. Elle consulte ces jeunes qui sont en quelque sorte leurs interprètes.

Un comité de défense se crée entre les travailleurs du bidonville et apporte d'une certaine manière une ossature juridique aux efforts généreux des jeunes. Ensemble ils alertent l'opinion publique et rassemblent les gens concernés, d'une façon ou d'une autre, par le problème des travailleurs immigrés.

Le résultat de toute cette campagne est la création d'un nouveau foyer d'héberge-

ment qui vient d'ouvrir ses portes. Il est réalisé selon les vœux et les désirs des ouvriers étrangers. On essaye de bâtir ce centre en respectant les coutumes, la possibilité d'accueil, les valeurs des futurs occupants. Pour cette raison, on construit en rez-de-chaussée. De plus la gestion est assurée par un conseil de délégués où la main-d'œuvre étrangère est largement représentée.

— La régularisation des travailleurs tunisiens.

Le bidonville m'est devenu familier où logent, pour la plupart, des travailleurs tunisiens. C'est surtout au niveau de mon organisation syndicale C.G.T., que je participe à leur combat. Tout en multipliant les démarches administratives, auprès des Pouvoirs publics, je cherche à sensibiliser mes camarades militants — ce qui n'est pas toujours une tâche facile — finalement ce problème a trouvé en grande partie sa solution.

Les problèmes actuels

Si certains problèmes, notamment en ce qui concerne l'hébergement, sont résolus, des questions nouvelles apparaissent. Le fossé est loin d'être comblé.

— Un tournant dans l'alphabétisation.

A l'intérieur de l'alphabétisation on prend conscience qu'on ne peut plus se contenter d'amateurisme. Il faut réflé-

chir au motif de cette démarche. Elle ne peut pas être neutre. Elle n'est pas à l'abri d'un certain impérialisme culturel. D'autre part, l'histoire intervient par l'incidence de la formation professionnelle et du budget qui en est dégagé. On peut maintenant, entreprendre des cours sur le temps de travail à l'intérieur de l'entreprise. Certains employeurs le demandent. Là, notre association est partie

prenante avec le souci de rester libre à l'égard des directions, du patronat et de servir la promotion des travailleurs.

— Immigrés et classe ouvrière.

Un autre problème me préoccupe : c'est le rapport entre les travailleurs im-

migrés et les travailleurs français, que ce soit dans la vie quotidienne ou au niveau de la vie syndicale. Je me pose souvent cette question : comment contribuer à ouvrir le mouvement ouvrier occidental à la dimension mondiale de l'exploitation, du sous-développement, aux problèmes de l'avenir de l'homme ?

Des choix s'imposent

A travers ce cheminement, j'ai tenté d'indiquer comment simplement j'ai cherché à me situer soit dans mon engagement syndical, soit dans ma participation à cette association. Cet itinéraire que j'ai décrit n'est pas seulement moteur de mon action, il m'imprime profondément dans ma conscience et dans ma foi.

● La rencontre de l'étranger s'est imposée peu à peu à moi, dans ma vie, comme un appel à faire éclater les dimensions étroites de mon environnement, de ma culture, de mon combat.

Elle est le signe de la mutation énorme de la société d'aujourd'hui. L'étranger fait irruption au cœur même de mes interrogations et m'oblige à prendre en compte la question du sous-développement comme la question majeure de l'avenir de l'homme.

● La rencontre de l'étranger m'astreint à pousser l'analyse jusqu'à ses conséquences logiques :

• A opter pour un monde où la terre appartienne à tous et non à quelques-uns et où le mobile ne soit plus le profit, mais l'homme.

• A participer efficacement à un combat pour inscrire cet objectif dans les faits, dans la vie quotidienne — un combat qui ne peut se situer finalement qu'à un niveau politique.

• A confronter à ma foi un certain nombre de questions radicales, telles que la contestation du régime, l'impossibilité de se solidariser avec les options du gouvernement, le commerce des armes et l'aide au Tiers-Monde, la violence ou la non-violence, l'option socialiste et la dimension internationale...

● La rencontre de l'étranger me ramène à la vérité de l'homme à travers son dépouillement, sa pauvreté. Elle m'a permis en particulier, tout récemment de vivre au delà des paroles une qualité d'amitié, de présence, de partage... J'y ai pensé en écoutant le chant turc (qui était le prélude de cette session). J'ai vécu tout le mois d'août avec un travailleur Turc. Nous étions tous les deux occupés aux travaux d'entretien. Malgré l'impossibilité de communiquer par le langage, j'ai expérimenté que l'on pouvait communier en profondeur par des tas de détails, des expressions du visage, des gestes, de mul-

tiples attentions. L'amitié est bien capable de transcender des barrières et des cloisons apparemment insurmontables.

De telles rencontres ne sont peut-être pas très fréquentes. Cependant elles sont

précieuses. Elles me reconduisent à Celui qui est la Source de toute fraternité, de toute amitié, et que je cherche à retrouver au cœur de l'autre, comme au fond de moi-même.

En recherche " d'authenticité "

Emmanuel de Vesvrottes

Le Zaïre, vaste territoire d'une superficie de 2 400 000 km², soit plus de 4 fois celle de la France, avec une population de 21 millions d'habitants, est situé au cœur de l'Afrique ; sa capitale, regroupant 1 million et demi d'habitants, grossit au rythme de 150 000 par an. Pays d'un potentiel encore incalculable, principalement minéralier et énergétique, mais dont le revenu par habitant est encore l'un des plus faibles du Tiers-Monde ; pays écartelé dans son évolution qui, tout en voulant être lui-même, se réfère constamment aux modèles occidentaux.

Lors de notre arrivée à Kinshasa, en 67, le Cardinal MALULA nous avait prévenu : « L'Africain vit le moment présent ». Dès les premiers instants nous avons dû nous roder à ce nouveau mode de penser et d'agir. Nous, occidentaux, habitués à prévoir, projeter, planifier,

programmer, tirer des conclusions, rencontrons un monde nouveau, lui aussi chargé de programmes, de plans et de projets, mais qui arrivent rarement à terme en raison d'événements imprévus qui subitement mobilisent toutes les énergies.

Je cite ce seul exemple pour exprimer les difficultés ressenties lorsque nous rencontrons ceux qui appartiennent à une autre culture, à une autre tradition.

Après ces 6 années partagées avec les Zaïrois 3 chapitres me paraissent devoir particulièrement retenir notre attention :

- la pauvreté ressentie comme mal par les pays en voie de développement ;
- le sentiment d'étrangéité qui devient nôtre ;
- l'appel lancé aujourd'hui à l'Eglise, comme un défi.

1) La pauvreté ressentie comme mal par les pays en voie de développement

Un homme doit ressentir la plus grande souffrance le jour où il réalise qu'on le considère comme pauvre. Les Zaïrois ne pouvaient mesurer leur pauvreté tant qu'ils n'avaient pas eu à faire à un peuple de colons. Mais lorsque cela se produisit, ce fut la prise de conscience de besoins nouveaux et innombrables qu'ils ne pouvaient satisfaire par eux-mêmes : instruction, santé, infrastructure routière, biens de consommation les plus divers, etc. Le pouvoir colonial, tirant profit au maximum de ces nouveaux territoires, fit des efforts dans ces différents domaines, c'est indéniable.

L'indépendance politique...

En 1960, après 75 ans de pouvoir colonial, le Zaïre, alors Congo, acquiert chèrement l'indépendance politique. Mais il ne fallut pas longtemps pour constater que l'indépendance économique, même si on la proclamait, restait un rêve irréalisable — qu'il suffise de se référer à l'exemple de la Générale Katangaise des Minerais, au contrat qui la lie aux sociétés étrangères et à sa dépendance totale quant aux cours mondiaux du cuivre.

Il apparaît peu à peu que l'indépendance est fortement compromise et que les pays occidentaux gardent une influence considérable. C'est la prise de conscience de cette pauvreté dont je parlais précédemment : s'apercevoir qu'on est utilisé, « manœuvré » par les pays riches sans possibilité pratique d'intervenir dans le pouvoir de décision.

...appelle l'indépendance économique...

La réaction première sera la volonté d'être pris au sérieux par les étrangers et à commencer par les enfants du pays. D'où ce refus des termes employés par les pays riches. On ne doit plus parler de « pays sous-développés », ni même de « pays en voie de développement », mais de « pays en voie d'équipement ».

Puis suivront les réalisations spectaculaires pour prouver aux yeux de l'étranger et des nationaux que ce terme « équipement » n'est pas un concept abstrait : augmentation de la capacité de production des usines d'extraction et de traitement de minerai, création d'une sidérurgie, construction du plus grand barrage du monde, projet d'une usine d'aluminium en collaboration avec la Guinée, accroissement important des flottes aérienne et maritime, etc. Le critère de telles opérations n'est peut-être pas toujours la rentabilité, mais il y a toujours le prestige qu'elles devraient permettre d'acquérir à l'extérieur comme à l'intérieur.

Ce complexe d'infériorité par rapport à l'étranger, à tout ce qui vient de l'étranger, il va falloir l'extirper du cœur et de l'esprit des nationaux, en essayant de retrouver la dignité d'être soi-même.

...et la recherche de « l'authenticité »

Au cours de ces deux dernières années, se vit au Zaïre, non pas tant une expérience, qu'un tournant de l'histoire,

compte tenu de l'accueil favorable enregistré dans l'ensemble de l'Afrique à cette revendication. Il ne fait pas de doute qu'une telle initiative est souvent utilisée à des fins politiques parfois obscures, mais il est certain que le slogan de « recours à l'authenticité » a trouvé une large audience dans les pays du Tiers-Monde, considérés généralement comme des « pauvres » au sens le plus péjoratif du terme.

Pour illustrer ce qui vient d'être dit, voici l'extrait d'une interview du président MOBUTU : « Ce n'est pas à proprement parler une politique, mais plutôt le moyen d'avoir enfin une politique qui soit la nôtre. Nous voulons recourir à l'authenticité pour retrouver notre âme que la colonisation avait quasiment effacée de nos mémoires et que nous allons rechercher dans la tradition des grands ancêtres... Le recours à l'authenticité n'a d'autre limite que le but à atteindre : donner à notre pays sa propre person-

nalité, sa propre culture, et le rendre ainsi capable de participer à la civilisation de l'universel. ...Nous voulons que le citoyen zaïrois se sente bien dans sa peau, libéré de tout complexe, afin qu'il puisse appréhender librement tous les apports du monde moderne, les faire siens, les assimiler harmonieusement, les fondre sans heurts dans sa propre culture ».

Et cet autre article de presse : « Il faut comprendre la nature de notre aliénation, comprendre surtout que le colonisateur s'est servi d'éléments apparemment inoffensifs comme la religion, la thérapeutique occidentale, l'enseignement, l'habillement, les noms, le protocole, l'organisation administrative, le langage, la presse et même des actions d'amitié pour renforcer l'aliénation ».

Il semble que ces quelques phrases expriment assez bien le cri de ceux qui refusent d'être toujours considérés comme des pauvres.

2) Le sentiment d'étrangéité qui devient nôtre

Notre vie africaine n'a que 6 ans et c'est encore bien court. Je crois, pour ma part, être parti là-bas passablement idéaliste. Sans doute mes frères d'équipe partageraient cet avis. Il me semble me rappeler que je croyais alors avoir quelque chose à porter, sans trop savoir quoi d'ailleurs. Mais rapidement nous nous sommes aperçus que notre efficacité était insignifiante et généralement pas où nous l'espérions. Nous avons été fortement tentés par ce qu'on appelle le « racisme », en raison de notre attachement à notre

culture, à nos traditions, à notre structure mentale, notre conception de la société et de son évolution, etc. Il a fallu lutter farouchement, et cette tentation ne nous sera sans doute jamais épargnée, du fait de ce que nous sommes.

Mal enracinés là-bas...

Il est vrai que plus nous partageons la vie de nos frères zaïrois, plus nous nous faisons proches d'eux, et plus nous nous découvrons étrangers. Autres sont notre

peau, notre langage, notre façon de nous nourrir, de nous vêtir ; mais surtout nous avons été façonnés dans un univers européen, héritier de toute une culture, de traditions, qui nous a modelés et qui fait que nous sommes toujours des étrangers lorsque nous changeons de continent, quelle que soit l'intensité du partage de vie avec ceux qui en sont originaires. Nous ne deviendrons jamais semblables à ceux avec qui nous fraternisons. Cela, c'est une réalité que nous redécouvrons chaque jour et qu'il faut accepter honnêtement. C'est une forme du respect que nous devons à ceux qui veulent bien nous accueillir.

...déracinés ici

Mais en même temps que nous nous dé-

couvrons étrangers auprès des frères d'une autre race, nous prenons peu à peu conscience qu'il en devient de même dans notre propre pays. Année après année, l'impression grandit en nous que ce qui préoccupe nos amis européens que nous avons quittés ne nous concerne plus. On se sent mal à l'aise. Leurs soucis, leurs déceptions, leurs espoirs, leurs luttes sont devenus autres que ceux que nous partageons journellement et qui les préoccupent peu.

Déracinés ici, mal enracinés là-bas, nous sentons grandir en nous un réel sentiment « d'étrangéité ». Il y aurait sûrement à réfléchir sur cet aspect et sur l'importance qu'il revêt lorsqu'on parle de « Mission ». Peut-être pourra-t-on y réfléchir dans les carrefours.

3) L'appel lancé aujourd'hui à l'Eglise, comme un défi

L'Eglise, comme institution, s'est installée au Zaïre avec la colonisation. Elle y a joué un rôle considérable spécialement dans les secteurs de l'enseignement, de la santé, du développement rural. Implantée sur l'ensemble du territoire elle compte de nombreux baptisés et apparaît parfaitement structurée. Aujourd'hui, la majorité du corps épiscopal est zaïrois.

L'Eglise des blancs...

A l'époque actuelle, nous réalisons peut-être mieux ce qu'a pu être l'arrivée de cette nouvelle religion, la religion chrétienne. L'Africain est naturellement un homme religieux, qui croit au dieu des ancêtres et dont il veut attirer les

faveur et écarter les foudres. Tous les actes de la vie humaine sont imprégnés d'un sens religieux, sont sujets à une éducation religieuse, ce qui a été longtemps peu connu sinon méconnu. La nouvelle religion importée de l'Occident est alors souvent devenue comme une surimpression de la religion primitive africaine, au lieu de provoquer une réelle conversion par la découverte de la Révélation. En effet, il paraissait alors utile de s'attirer la grâce de ce Dieu qui permettait aux blancs de parvenir à un degré supérieur de technologie et de développement. Il y eut bien souvent juxtaposition de deux religions dont on effectuait les rites selon les besoins les plus divers de la vie individuelle et collective.

...était restée blanche...

Ce phénomène a été d'autant plus accentué que l'Eglise de type occidental a été transplantée telle quelle en terre africaine. Grande fut notre surprise en arrivant à Kinshasa d'y découvrir une Eglise en tous points semblable à celle que nous connaissions à Paris ou ailleurs en France : liturgie identique, même formation catéchétique, mêmes types de mouvements d'Action Catholique, avec cette restriction que les remises en cause au sein de l'Eglise ne semblaient pas encore avoir gagné le Zaïre.

...mais elle se cherche africaine...

L'Eglise, implantée récemment, mais avec son visage très occidental, s'est préoccupée dès le début du développement du pays : création d'écoles, d'hôpitaux, participation au développement rural, constitution de coopératives, etc. Et pourtant, aujourd'hui, une forte partie de la population conteste cette aide qu'elle a apportée et continue de fournir, alors qu'elle en bénéficie. Ce refus de la pauvreté dont je faisais état plus haut apparaît ici très fortement. L'Eglise du Zaïre est appelée, comme jamais elle ne l'a encore été, à inventer sa propre façon de proclamer sa foi, à l'exprimer collectivement, à aider les baptisés zaïrois à en vivre, à traduire en termes lisibles par eux l'amour que Jésus-Christ porte à tous les fils du pays. Participant à l'Eglise universelle, animée du même Esprit, elle est appelée à inventer une Eglise originale où les Zaïrois puissent se retrouver eux-mêmes.

Quelques lignes extraites d'une coupure de presse exprimant cet appel lancé comme un défi à l'Eglise du Zaïre : « Au-

cun Zaïrois n'a oublié que trop de missionnaires, volontairement ou non, se sont rendus complices du pouvoir colonial qui se servait d'eux... Ce que nous voulons est dans le droit fil de Vatican II. Nous voulons que, dans le cadre de l'Eglise universelle, l'Eglise du Zaïre soit comme l'Eglise de France, l'Eglise de Belgique, l'Eglise de Hollande, c'est-à-dire, libre de toute aliénation, libre de se développer sans entrave au sein de la famille nationale. Si, au temps colonial, on pouvait dire que cette famille n'existait pas, aujourd'hui on ne le peut plus... Nous souhaitons ardemment qu'à l'image du peuple auquel ils appartiennent, les catholiques Zaïrois construisent leur Eglise, comme le peuple construit le pays. Non pas une Eglise coupée de l'Eglise universelle, mais une Eglise libre de toute aliénation étrangère, ni plus ni moins que toutes les autres Eglises du globe ».

En guise de conclusion, je dirai simplement en quelques mots ce que nous essayons d'être et comment nous le vivons dans ce pays qui a bien voulu nous accueillir.

...cheminer avec...

Nous essayons de partager la vie des gens : habitat dans un quartier zaïrois avec ce que cela comporte parfois de désagréments (bruits, sollicitations diverses), mais aussi de richesses d'amitiés. Nous parlons leur langue et avons une activité professionnelle dans le cadre d'organismes nationaux non confessionnels.

Nous nous efforçons de nous libérer peu à peu de nos références à un monde occidental : (rentabilité, efficacité, ratio-

nalité) pour cheminer avec l'homme zairois dans ses propres efforts de développement, en accueillant les richesses de sa propre culture qu'il découvre.

Partageant l'espérance de ces hommes, nous voulons être en dialogue avec eux, pouvoir leur permettre de se découvrir, de se voir tels qu'ils sont, sans complexes, sans cette impression d'aliénation qui les asservit. Nous regardons ce visage que prend l'Afrique aujourd'hui, comme un événement historique dans l'histoire religieuse de l'humanité.

...pour une vraie rencontre...

Partageant le malaise des baptisés, du clergé et des évêques du Zaïre, au sein d'une Eglise institution où ils se reconnaissent peu, nous prenons davantage conscience qu'il ne s'agit plus de penser

« entrée des Africains dans l'Eglise », mais d'aider ces Africains, en les libérant totalement, à constituer leur propre Eglise dans l'Eglise universelle. Ce que nous voulons être, ce que nous essayons d'être, simplement, c'est un lieu de rencontre de croyants en Jésus-Christ, un signe de l'Eglise universelle, qui est lieu du dialogue pour tous ceux qui Le reconnaissent.

En terminant, je vous fais part d'une réflexion d'un chrétien de Kinshasa, qui m'a été adressée au courant de cette année : « On vous aime bien et on ne veut pas vous voir accusés. Alors si vous ne pouvez supporter ce que nous essayons de faire, il faut partir de suite. On tient à vous garder. Alors pour rester, regardez ce qu'on fait et laissez-nous faire notre expérience ».

Libération et évangélisation en Argentine

Louis Aldaïts

Avec vous j'ai écouté les témoignages précédents et je dois avouer, avant de vous parler de notre petite expérience en Argentine, que je me suis bien retrouvé dans beaucoup de ce qui a été dit et tout particulièrement dans la communication de Manu sur l'Afrique.

Cette confiance n'est peut-être pas inutile car je suis obligé de dire que ce que l'on rapporte en France sur l'Argentine, même dans des journaux très sérieux, laisse souvent... rêveur !

Ma situation en Argentine a été quelque peu facilitée, outre les affinités culturelles évidentes, par les années vécues auparavant en Ariège et dans la Creuse qui sont peut-être, à leur manière, des « pays sous-développés » mais où l'on

trouve des qualités humaines très profondes. Cela avait été, je crois, une excellente préparation au dépaysement et à ce renouvellement profond qu'il faut toujours faire pour rencontrer l'autre.

Ce petit témoignage, préparé avec Pierre Burguete, ne peut dire toute la richesse des longues années passées par les uns et par les autres. Vous pourrez faire le rapprochement avec ce qu'a dit Manu sur le poids de cette énorme Eglise et sur le pouvoir colonial ; en effet, je vais aborder seulement deux réalités, également massives : l'exploitation et la déchristianisation. Excusez-moi si j'emploie des termes un peu vieillots comme « déchristianisation ». Peut-être aujourd'hui parlez-vous autrement...

L'exploitation

L'exploitation est très vieille en Argentine : vous savez tous qu'elle a commencé avec les Espagnols, qu'elle s'est poursuivie avec les Anglais, alors qu'aujourd'hui règne l'impérialisme des U.S.A. et de l'Europe : il faut bien se garder de séparer les deux.

Face à cette réalité plusieurs options sont possibles et ce fut pour nous l'occasion d'une réflexion très sérieuse.

Le première, citée pour mémoire, ne nous intéresse évidemment pas : c'est d'être du côté de l'exploiteur !

Mais il y a ensuite deux manières d'être du côté de l'exploité.

On peut faire partie de l'« *intelligentsia* guerillera », c'est-à-dire s'engager à fond dans la politique révolutionnaire, avec la pointe avancée de la recherche et, à ce niveau-là, la clandestinité et tout ce que vous en savez et devinez.

L'autre option, qui n'est pas contradictoire mais qui reste malgré tout différente, c'est l'engagement *dans* et *avec* le peuple tel qu'il est. Ce n'est pas le même genre de vision et de visée. Ce fut notre option à P. Burguete et à moi ; cela n'alla pas sans une certaine tension dans la petite équipe à laquelle nous appartenions.

Quelques aspects de la vie ecclésiale

La question que je voudrais soulever dérive directement de ce que je viens de dire au plan politique. Elle surgit lorsque nous nous rappelons que nous som-

Il fallait donc cheminer très humblement et petitement, perdre les schémas français et s'apercevoir qu'on n'avait rien compris au processus historique argentin. Ce changement s'est effectué au sein même de la prise de conscience populaire qui s'est faite dans le pays, grâce, il faut bien le dire, au péronisme, quels que soient par ailleurs ses limites et ses défauts. Il ne faut pas croire en effet que l'on avale comme parole d'Évangile tout ce que comporte le justicialisme péroniste.

Mais enfin c'est vraiment cela qui nous a fait découvrir où en était le peuple et qui nous a poussé à nous embarquer avec lui, tout spécialement ces dernières années.

Nous nous sommes méfiés du risque d'un nouveau colonialisme de la part de nous, étrangers, si nous avons été à l'avant-pointe du peuple au lieu de cheminer en son sein.

Je dois ajouter que cette exploitation dont je parle s'aggrave d'une corruption qui joue à tous les niveaux. Ce n'est pas propre à l'Argentine, mais là c'est à qui roulera l'autre. Et cela pose bien des questions au niveau de l'évangélisation dont je voudrais parler maintenant.

mes prêtres. Pardonnez-moi d'employer encore de vieux mots : comment poser dans une relation d'intégration l'engagement politique et humain avec notre res-

ponsabilité pastorale et sacerdotale ? En d'autres termes comment articuler l'évangélisation et la prise de conscience, la participation politique ? C'est une grande difficulté. Beaucoup de Français et d'Espagnols qui font une option sans réserve pour les exploités, qui se sont engagés sérieusement, nous ont un peu paru tout sacrifier à l'engagement politique. L'exploitation est telle qu'ils s'engagent à fond, mais avec une confusion un peu trop simple, me semble-t-il, entre l'aspect politique et la responsabilité pastorale. Il y a là à la fois un manque de coordination et le transfert d'un certain dualisme au niveau théologique : le matériel opposé au spirituel, etc.

Ainsi il arrive qu'on soit prêtre, mais c'est en quelque sorte « par dessus le marché ». Tous ceux qui sont un peu conscients éprouvent à un moment ou à un autre cette difficulté. Que l'on ne parvienne pas tout de suite à la cohésion, qu'on ne voie pas clair sur ce problème, c'est une affaire entendue ; mais ce qui manque c'est, plus encore que la tolérance, une réelle confrontation. Beaucoup d'efforts sont stérilisés par ce double manque.

Quel est le rapport entre la libération et l'évangélisation ? Ce genre de question n'est jamais arrivé, n'arrive jamais sur le tapis.

Je termine en disant simplement que l'expérience de ces quatre dernières années a été pour moi absolument passionnante. Je me suis rendu compte que dans un pays qui n'est pas d'une civilisation tellement différente de la nôtre dans le

fond, et qui est aussi chrétien et baptisé que la France et qu'une bonne partie de l'Europe, je me suis senti vraiment étranger. Là, pas plus qu'en Afrique, il ne faut se faire d'illusions ; d'ailleurs on vous le fait sentir avec gentillesse. Et je dois dire que, sensibles à cet aspect des choses, nous avons parfois affreusement souffert de voir des Français prendre la parole dans des réunions et être incapables de s'exprimer et de se faire comprendre car ils ne dominaient absolument pas la langue espagnole. Mais si on passe ce cap-là, alors c'est passionnant.

Enfin, je dois relever deux points importants :

● Je me suis souvent demandé si notre présence là-bas, n'aide pas au maintien de structures qui empêchent l'arrivée de l'Eglise à l'âge adulte. Quelquefois on nous dit carrément que l'on n'a pas besoin de nous et que l'on inventera seul sa théologie. Alors le déchirement de devoir partir pour des raisons familiales est un peu adouci...

● L'autre point concerne l'équipe. Je ne cache pas, et Pierre l'aurait dit avec plus de force encore, que nous n'avons pas suffisamment réalisé une vie d'équipe. Or elle s'avère indispensable pour toutes les raisons que j'ai évoquées plus haut. Aussi bien ce sera une exigence à laquelle je m'attacherai si un jour je ne suis pas trop vieux pour retourner en Argentine : constituer une équipe solide avec les seuls Argentins s'il n'y a personne d'autre de la Mission pour venir là-bas.

La rencontre de l'autre

différent et semblable

Jacques Souty

Je suis à Annaba en Algérie depuis 7 ans. Annaba, qui est le grand port de l'est algérien (environ 300 000 habitants), est l'un des principaux pôles de développement industriel de l'Algérie. J'y travaille comme ingénieur dans le bureau d'études de la Société nationale qui est chargée de la construction et de l'exploitation de l'usine sidérurgique actuellement en construction et en début d'exploitation, à 15 km au sud d'Annaba.

Ce que je vais dire est en même temps collectif et partiel : cela tient compte de mon expérience personnelle depuis 6-7 ans, et aussi de toute la recherche que l'on a fait à l'échelon de l'ensemble du Maghreb depuis pas mal d'années ; enfin, entre Annaba et Souk-Ahras, nous nous sommes rencontrés pour préparer cette session.

Notre qualité d'étrangers...

Je veux d'abord souligner deux aspects les plus importants de ce que l'on a pu

découvrir. En premier, l'aspect (dont on a déjà parlé), d'étrangeité.

Quelles que soient les raisons qui nous ont amené en Algérie, que l'on découvre peu à peu plus ou moins politiques, ou plus ou moins religieuses selon chacun, quel que soit aussi tout l'effort d'enracinement qu'on a pu faire, par la langue, par le travail, par l'habitat, et même par la naturalisation, ce qui nous paraît ressortir davantage c'est cet aspect d'étrangeité.

Nous nous sentons étrangers par tout ce que nous sommes : par notre appartenance à un pays riche et par les privilèges que cela nous donne ; par notre lien à la structure de l'Eglise, et par tout un ensemble de choses qui vont avec : les jours de congé différents des autres, les pratiques religieuses auxquelles on ne participe pas, etc. Nous nous sentons aussi étrangers par les mœurs et la vie sociale très différentes, tels que le statut de la famille et les choses les plus simples, comme la cuisine qu'on mange ou

la musique qu'on écoute, etc. Etrangers, nous le sommes encore, par la mentalité, les racines de nos êtres, des goûts différents, toute une manière de s'aborder, de se rencontrer, qui est instinctivement autre. On se rend compte peu à peu que tout ce qui nous marque le plus profondément, le plus immédiatement, au jour le jour dans la vie, influe sur nous d'une manière différente des Algériens avec qui on vit.

...nous permet de rencontrer l'Autre

Mais, malgré cela, il apparaît que dans la mesure où est fait un effort de rencontre vraiment personnelle d'un certain nombre d'Algériens, une amitié réelle et très profonde est possible, et que cette étrangeté peut revêtir un aspect très positif dans la mesure où elle nous permet de rencontrer l'autre, différent de nous, qui nous remet en cause, qui nous oblige à nous dépouiller de ce qui n'est pas essentiel, pour nous retrouver ensemble sur ce qui constitue vraiment l'homme. Cette rencontre nous oblige à relativiser tout ce que nous sommes nous-mêmes, notre sens de la vérité, nos propres certitudes ; à relativiser aussi certaines formes de vie ou d'idées auxquelles on tient, etc. Ainsi cette dimension d'amitié est pour nous une expérience, un apprentissage de la rencontre profonde, avec l'autre, qui va de pair avec la rencontre de Dieu. Si on arrive à se rencontrer, au-delà des particularités, c'est forcément sur les choses les plus essentielles.

En nous grandit la conscience politique...

On ne peut pas vivre cette amitié profonde avec d'autres sans en tirer en même temps des conséquences pratiques et politiques, et c'est le deuxième aspect sur lequel je voudrais insister : le sens politique de toute notre manière d'être que l'on découvre de plus en plus profondément dans la vie concrète. On voit davantage où tout ce qui est fait conduit. Sur le plan professionnel, un certain nombre de choix ou de manières de travailler se présentent : choix qui touchent au développement économique, à la justice, à la construction sociale, à l'enseignement et, finalement, aux structures qui sont en création et commandent l'avenir. C'est pourquoi on est amené à toucher du doigt davantage qu'ailleurs ce à quoi mène ce que l'on fait. Il n'est pas question pour nous de syndicat ou de participation au parti ; ce ne peut être que d'une manière très indirecte ; mais on est quand même mêlé étroitement aux choix qu'ils font et aux orientations qui sont choisies.

...et mondiale

En même temps l'aspect international apparaît davantage, car il y a énormément de nationalités parmi les étrangers qui participent à la vie algérienne : dans l'usine d'Annaba 26 nationalités sont représentées ; dans le seul bureau d'études où je travaille, au niveau techniciens et cadres, 10 nationalités se côtoient, avec tous les problèmes de langue, de manière de travailler et les difficultés de relation qui en découlent.

Ces relations personnelles nous amènent aussi à prendre conscience du poids de nos appartenances collectives, soit de nations étrangères, soit d'églises, etc. Ces appartenances collectives qui commandent les relations de groupe à groupe sont aussi une dimension politique dont nous mesurons l'importance.

Par ailleurs, toute l'Algérie est en recherche de nouvelles structures sociales, nationales, industrielles, économiques, révolution agraire, etc. et nous suivons de très près tous les choix et les transformations qui se font. Enfin nous sommes aussi imprégnés par toute la sensibilité de l'Algérie par rapport à tout ce qui est libération des peuples, qu'on parle de Palestine, d'Angola, de Chili, de Mozambique, etc... Tout récemment, au moment de la conférence des non-alignés, on sentait la sensibilité d'un peuple pour tout ce qui est marginal, tout ce qui est révolté, contre tout ce qui est monopole des grands, contre tout ce qui touche au capitalisme international et à l'impérialisme. En Algérie, il est difficile de ne pas voir l'aspect mondial des événements et des choses vécues.

La Foi se forge dans la rencontre de l'Autre...

Je voudrais, pour finir, dire quelques mots de ce que signifie pour nous cette étrangéité et ce sens politique par rapport à la foi et à l'Eglise. Cette rencontre de l'autre nous oblige, d'une part, à désacraliser, à désabsolutiser ce que trop souvent nous avions érigé en absolu, pour nous retrouver sur l'essentiel ; cet essentiel nous apparaît être d'autre part « la

qualité de la vie », ce qui est aussi important pour la Foi. Cette rencontre de l'étranger, qui nous oblige à une remise en cause permanente, est pour nous comme un apprentissage aussi de la rencontre de Dieu. C'est dans cette rencontre effective d'un certain nombre de gens, avec lesquels on arrive à une amitié très profonde, qu'on apprend toutes les qualités essentielles de la vie humaine, toutes les qualités de rencontre, d'accueil, d'admiration de l'autre, de simplicité, de confiance, de pardon aussi, et c'est pour nous un apprentissage de la vie profonde de la foi. C'est par cette rencontre qu'on est amené aussi à un certain nombre de convictions qui sont de plus en plus les nôtres : si nous n'avons pas à nous taire, nous avons surtout à ne pas essayer de convertir ; il s'agit davantage d'une recherche en commun de vérités partielles ; nous ne possédons pas La Vérité totale, mais nous avons aussi à recevoir des autres cette Vérité ; nous vivons dans une même recherche ; le service des valeurs humaines est le terrain privilégié de la rencontre de foi. Je pense que cette découverte du sens de la rencontre de l'étranger est tout à fait dans le sens de la tradition biblique — on en a lu un texte ce matin, et on en lira encore d'autres.

...plus que dans le heurt des institutions

Le deuxième aspect se situe au niveau du sens politique par rapport à l'Eglise-institution, structures, vie collective de groupe, et tout ce qui fait l'Eglise officielle, la manière dont elle se présente, comme un appareil, ou sous l'aspect très

important de l'autorité, de règles, de dogmes, etc. Nous apparaissions aux autres comme faisant partie d'un bloc qui entraîne automatiquement la méfiance. A titre d'exemple on pourrait parler de l'année sainte, qui a été beaucoup plus présentée sous un aspect de piété, d'indulgences, de pèlerinages, alors que les gros problèmes du monde sont la faim, la justice sociale et entre les peuples, la révolution agraire, la libération des opprimés, etc. Dans la tradition biblique l'année jubilaire parlait de redistribution des terres, de libération des esclaves ; on s'y sent beaucoup plus à l'aise que dans la manière dont c'est présenté par l'Eglise officielle. En Algérie, actuellement, cette redistribution des terres s'opère par la réforme agraire. C'est beaucoup plus dans la ligne biblique de l'année jubilaire.

Enfin, dans les relations officielles de l'Eglise avec les gouvernements, ou au niveau international, la compromission avec tous les pays occidentaux apparaît trop, quand par ailleurs au Mozambique ou au Brésil par exemple, elle n'inter-

vient pas contre l'écrasement des minorités par des pays dits chrétiens. De même, au niveau des réunions officielles, comme le prochain Synode, il est et sera question d'évangélisation, alors que ce terme est plus que suspect au monde musulman : témoin, le dernier séminaire islamique tenu en Algérie. Finalement, plus l'Eglise se présente comme une Eglise d'appareil avec ses croyances, ses dogmes, etc. plus elle trouve en face d'elle des gens qui se situent de la même façon, qui se situent au niveau d'un certain nombre de règles, de croyances, de structures, et qui s'opposent. Il en serait autrement sans doute si l'Eglise se présentait comme un lieu de rencontre, avide de défendre les opprimés et de travailler à améliorer la qualité de la vie.

Dans la mesure où l'Eglise se présente comme société fermée, elle rencontre en face d'elle d'autres sociétés fermées, et c'est l'opposition. Ce n'est qu'au niveau de rencontres personnelles qu'on peut faire éclater et dépasser cela. L'expérience nous a montré que ce chemin était possible.

De retour d'Afrique Noire

Paul Collet

Ce témoignage est une œuvre collective. Nous avons vécu plus ou moins longtemps dans le Tiers-Monde et nous en sommes revenus profondément transformés.

Nous nous posons une question : Peut-on — et comment — intégrer notre vie passée au Tiers-Monde dans ce que nous vivons aujourd'hui en France ?

Remarques préliminaires

- Il est impossible de répondre d'une façon satisfaisante pour vous, et pour nous, à cette question dans un bref témoignage.
- Le Tiers-Monde est vaste et multiforme, nous n'en avons pas découvert chacun tous les aspects, ni forcément les plus significatifs.

Ceux qui parlent par ma voix aujourd'hui, ont connu l'Afrique au « Sud du Sahara », c'est assez dire que notre témoignage sera relatif et situé.

- Eviterons-nous d'enjoliver le passé, au détriment de la vie actuelle qu'il faut bien se coltiner ?

Voici donc ce qui nous a frappés dans notre séjour en Afrique et quelques questions qui nous tiennent au cœur.

Pour faciliter l'expression nous regarderons 3 niveaux qui ne s'excluent pas l'un l'autre.

- le niveau des relations interpersonnelles.
- le niveau de la société à réaliser,
- le niveau d'une Eglise à faire exister.

Les relations interpersonnelles

Malgré le long écrasement du colonialisme, nous avons rencontré un type d'homme en Afrique, différent de nous, mais séduisant par plus d'un côté.

Un mauvais instrument de mesure.

Parce qu'ils sont des hommes et vivent en sociétés bien concrètes et limitées, les Africains ont des défauts en même temps que des valeurs. Il y a des chanceux et des malchanceux, des malades et des profiteurs, des riches et des pauvres...

Mais notre première constatation, au sens exact du mot, bouleversante, a été de découvrir combien nous restions attachés, dans nos appréciations, à un « *étalon de mesure* » purement européen.

Certes, cet instrument de mesure n'est pas complètement faux, mais il est inadéquat : il ne permet pas de saisir et de rendre compte du profond des choses.

Une monstruosité : le colonialisme.

Une autre découverte, c'est que 100 ans d'autorité européenne en Afrique, ont apparemment anéanti toute originalité et rendu les Africains incapables de se juger, de s'apprécier autrement que selon les normes de la coutume, de la loi et du standing européens. Mais ce n'est là qu'une apparence. En réalité, il y a un très profond conflit qui donne à ceux qu'on appelle les indigènes un complexe de « *désemparement* ».

L'Européen établit le centre du monde dans son pays, son cerveau, son jugement, et appelle universels les critères de valeurs qui sont relatifs à sa pro-

pre civilisation dans son évolution actuelle et particulière.

Les exemples sont nombreux : le travail, la rentabilité, l'ordre, le développement, l'argent, les frontières, la famille, la tribu, l'ethnie, le code civil, la richesse, l'intelligence, le mariage, la mort, la santé, etc.

Face à cette manière de penser, le colonisé prend une attitude contradictoire et, par là, aliénante.

- *D'une part*, pour vaincre la négation dont il est l'objet, *pour se faire admettre* par « le blanc », il doit le rejoindre et de préférence le battre sur son propre terrain : en apprenant sa langue, en comprenant les mécanismes du cerveau européen, de la morale européenne véhiculée tant dans les relations humaines que dans les affaires. C'est la course aux vêtements, aux villas, aux diplômes, etc.

Ceux qui réussissent sont admis et admirés — « celui-là, est bien, il est tout-à-fait comme nous » — et ont pu obtenir jadis le statut de citoyen français. Les autres sont taxés d'imitateurs : « Ils auront beau faire, ils ne seront jamais comme nous ! ».

- *Mais d'autre part*, et en même temps, le réflexe joue et prend chez les jeunes allure de volonté déterminée, de vouloir sauvegarder le génie propre pour *éviter absolument* l'assimilation, et à long terme, la mort du peuple africain. Alors, on se démarque, on rejoint l'animisme comme signe de fidélité à sa race, ou l'islam comme signe de fidélité à l'Afri-

que, et l'emprise de l'Européen apparaît comme un viol.

Les deux attitudes se retrouvent mélangées, soit au niveau des personnes, ou même dans les partis, les gouvernements, les familles.

L'Africain désespéré, cherche son identité.

Et cependant, à travers ces tâtonnements, ces incertitudes, ces contradictions, l'homme que nous avons rencontré nous apparaît malgré tout moins superficiel qu'en Occident, moins dispersé, parce que moins sollicité par un tas de gadgets. A travers les lenteurs apparentes, les atermoiements, à travers les « palabres » qui n'en finissent pas, un ressort profond, vital, semble l'animer : celui de la solidarité viscéralement ressentie, celui de la rencontre en profondeur que l'on cherche à réaliser. En définitive, l'homme même (et peut-être surtout) le plus démuné matériellement, reste un homme dont la véritable richesse est son sens des choses, des hommes de la vie, un homme dont la véritable richesse est la sagesse. Il n'« a » rien mais il « est » quelqu'un, et ceci dans la mesure où il adhère profondément au patrimoine commun.

De ce que nous avons perçu en Afrique, nous tirons pour notre part quelques conséquences pour notre action et notre vie aujourd'hui.

- Notre culture française, *notre civilisation est très relative*. Nous ne sommes pas le nombril du monde. Notre style de vie, notre développement, notre culture ne représentent pas le modèle universel,

incontestablement supérieur à tous les autres, il n'est pas prédestiné à les supplanter irrémédiablement. Et nous appliquons cette règle de la relativisation aussi bien aux problèmes politiques, économiques et sociaux, idéologiques et culturels, religieux ou ecclésiastiques.

Nous reconnaissons, que si elle a des valeurs réelles et un rôle à jouer, notre civilisation s'est disqualifiée dans le domaine des relations interpersonnelles en favorisant l'individualisme.

- Nous admettons, nous souhaitons continuer ce que nous avons commencé en Afrique : nous mettre à l'école de ces cultures différentes des nôtres, dans un respect réciproque, pour une rencontre vraie.

De là, vient cette exigence qui s'impose à nous : celle en quelque sorte de soigner les relations interpersonnelles, de prendre du temps pour vivre une certaine disponibilité, pour pouvoir découvrir ce que l'autre est, non pas le personnage qu'il joue, mais le fond même de ce qui fait sa vie, ce qui la motive profondément. Et cela sans qu'il se sente jugé. *Nous voudrions permettre à l'autre d'exister.*

C'est pour cela que s'impose aussi à nous la rencontre de l'étranger ici, en France. Certes, des limites sont inévitables, mais il nous appartient toujours de manifester ouverture et proximité. En ce sens, se familiariser avec une langue étrangère, même si on n'arrive pas à la posséder, nous apparaît comme le signe du refus du cloisonnement irrémédiable.

- Nous regrettons, aussi — mais faut-il le dire ? — que le retour en France et la réinsertion dans la vie quotidienne ne

soient pas très faciles. Nous avons essayé de prendre contact vraiment avec une civilisation étrangère ; nous avons accepté de faire un saut, de rompre avec les habitudes et même les informations de France. De retour au pays après 5 ou 8 ans, nous ne sommes plus adaptés. Nous regrettons que l'accueil ne soit pas à la hauteur de notre inadaptation. Nous regrettons que quelques-uns de nos amis ne prennent pas le temps de nous écou-

La société à réaliser

Nous avons été des témoins privilégiés des effets dévastateurs d'un certain type de société, et en l'occurrence, du type de société dont l'Occident s'enorgueillit.

La dégradation de la société...

Sans faire de théorie, force est bien de reconnaître que l'économie dite « moderne », dont le profit est le moteur essentiel, et l'argent l'étalon de valeur, a complètement bousculé le style africain des rapports sociaux. L'argent a déterminé toute une hiérarchie nouvelle, dévalorisé aux yeux des autres celui qui n'en a pas, introduit dans les relations humaines un ferment de corruption, dont le prototype est la « dot » versée à l'occasion du mariage, devenue de plus en plus la « vente » de la femme au plus offrant. L'argent a détruit les liens de solidarité issus de la consanguinité au profit d'une classification différente.

Tout s'ensuit : le sens de la responsabilité se dilue, non seulement parce que la société devient plus complexe, mais

ter, même si nous arrivons d'un pays qui n'est pas « révolutionnaire ». Nous luttons pour être fidèle à ce que nous avons découvert et dont nous voulons porter témoignage sans que cela soit ou paraisse une évasion des problèmes de la vie quotidienne.

Heureusement, ce regret est tempéré par cette découverte que nous avons faite en Afrique, la *patience tenace vient à bout de tout*.

encore parce que, de toute façon quoi qu'on fasse on est bien conscient que quelques-uns seulement en profitent : on tombe dans l'anonymat, on se perd dans la masse, on n'est plus *quelqu'un* dans un peuple.

...exige un changement.

La crise profonde dont nous venons de parler trop brièvement apparaît dans la difficulté à harmoniser les notions et exigences de parti, syndicats, administration, sens de l'Etat — avec les traditions familiales d'ethnies, de tribus. Les exemples sont nombreux et l'on voit pratiquement l'ensemble servir les intérêts de quelques-uns.

De retour en France, nous retrouvons aussi cette dégradation de la vie sociale que notre séjour en Afrique nous permet peut-être de mieux évaluer. Il faudra bien changer la vie ! Quelle société réaliser ? Au prix d'un profond retournement, tenter de bâtir une société où le profit ne soit pas le premier moteur mais où cha-

que l'homme a conscience d'avoir une part de responsabilité à assumer pour le service de tous.

Dans les livres et chez nos contemporains beaucoup de théories s'expriment. Il n'existe pas de solutions miraculeuses et définitives. Nous sommes en recherche, et nous souhaitons que cette session s'exprime sur cette recherche.

Ce n'est pas suffisant d'appeler de ses vœux la révolution, il faut la faire.

- Voilà pourquoi, il nous semble nécessaire de prendre notre place dans les organismes (en laissant à chacun une possi-

L'Eglise à faire exister

Tout ce qui a été dit précédemment est lié pour nous à une visée, plus essentielle encore que celle d'une idéologie. Cela s'enracine dans la Foi que nous avons reçue, que nous essayons de vivre avec d'autres : tout cela est lié à ce que nous pensons être l'Eglise.

L'Eglise coloniale

L'expérience d'une vie d'Eglise en Afrique est provocante. L'Eglise d'Afrique a certainement ses saints, qui sont comme autant de réussites : cela est incontestable. Mais, ce qui est incontestable aussi, c'est de sentir combien sont équivoques, et l'acceptation de l'Eglise par certains, et le refus de cette même Eglise par d'autres. Ainsi par exemple, l'Eglise a pu tout à la fois être désirée, parce qu'au fond elle était le moyen d'accéder

à la possibilité de choisir sa propre voie) qui luttent pour que change le cours du monde.

- Nous attachons un grand prix à l'information au delà de l'hexagone, sachant que la révolution, les bonnes idées, les améliorations, les découvertes peuvent aussi venir d'ailleurs.

- Nous nous sentons solidaires de tous ceux qui cherchent et nous acceptons de perdre du temps pour qu'un objectif soit compris, assimilé, modifié pour être pleinement assumé.

- Nous sommes acquis à tout ce qui a pour nom conscientisation, condition nécessaire d'un monde nouveau.

aux avantages de la civilisation européenne (par le biais de l'école) et elle a pu aussi être refusée à cause de ce même lien avec la civilisation nouvelle mais étrangère : « Eglise coloniale ». Et le résultat, c'est qu'en définitive, *elle n'apparaît que plaquée* : l'écorce est « christianisée », le cœur est resté attaché aux valeurs traditionnelles : il n'y a que peu de conversions vraies !

L'Eglise fragile.

D'autre part, cette Eglise d'Afrique apparaît extrêmement fragile. Les chiffres l'expriment certes ! sachons-le bien : les 9 prêtres guinéens, dont l'évêque est en prison ! et même les quelques centaines d'adultes baptisés chaque année en Abidjan (où la population doublait tous les 8 ans) auront pour longtemps le senti-

ment de vivre une expérience d'Eglise risquée. Cette fragilité qui dépasse l'effectif, est la conséquence de deux causes : parce que l'Eglise est « petit reste » dans un monde où l'animisme et l'Islam sont prépondérants, parce que le message évangélique qu'ils ont reçu ne s'enracine pas vitalement dans la culture africaine, leurs manières de voir le monde et de comprendre la vie.

Des « habitudes » de « pratique » religieuse peuvent parfois donner l'illusion d'une Eglise florissante, mais, et c'est la préoccupation de nombreux pasteurs, il y a encore fort à faire pour que culture africaine et message évangélique soient à même de se féconder mutuellement.

Un enracinement dans la foi.

Malgré ou à cause de ce qui précède, nous avons pris davantage conscience de l'originalité de notre foi, de la nécessaire distinction entre foi en Jésus-Christ et expression religieuse et morale. Notre foi s'est simplifiée et enrichie. En particulier notre sens du Dieu tout autre sort renforcé de ce contact avec les Africains.

D'une situation de « diaspora » nous rapportons la conviction que l'Eglise doit se transformer profondément pour être fidèle.

Ce tableau rapidement brossé, impose quelques réflexions.

Que l'Evangile féconde la culture africaine, voilà qui concerne directement les africains chrétiens, responsables et membres de l'Eglise ; et ils attendent de nous que nous les comprenions et que nous leur permettions leur cheminement propre (rappelez-vous à ce propos, le témoignage

des Africains, au dernier synode romain).

Nous sommes scandalisés par une foi chrétienne qui depuis St Paul a été incapable de s'intégrer dans une autre culture que la nôtre : nous avons ressenti trop profondément cela pour ne pas le dire : quelle place fait-on dans l'Eglise aux évêques et théologiens africains ? Comment encourage-t-on leur recherche et comment la reçoit-on ? L'Eglise, dont nous sommes, sait-elle — mais a-t-elle appris ? — accueillir ce qui est né hors d'elle ? Son insertion dans le modèle culturel européen (Gréco-Latin) ne la rend-elle pas impropre à être, pour tous, témoin de l'Evangile ?

Enfin, nous aimerions qu'au moins ces trois questions, puissent être débattues au cours de cette session.

- Nous découvrons « l'insignifiance » de l'Eglise : peut-on préciser en quels sens (au pluriel) et quels en sont les manifestations ? Cela nous rendrait peut-être service pour préparer ce que demain notre Eglise devra signifier.

- Notre impérialisme ecclésial doit être dénoncé, combattu, remplacé par une attitude plus vraie. Une analyse lucide et courageuse est urgente. Il y a peut-être dans nos comportements, nos manières de voir des utilisations abusives de l'Evangile.

- On peut dire que l'Eglise africaine est de type catéchuménal : elle découvre et cherche à mettre en œuvre un style de vie selon l'Evangile avec les nuances et difficultés soulignées plus haut. Mais ne peut-on pas en dire autant de l'Eglise

dans notre monde occidental ? Et cette reconnaissance humble de nos échecs ou de nos limites, ne pourrait-elle pas être la base d'une réelle et féconde rencontre entre des Eglises locales issues de mondes culturels différents ? A quel prix ?

Quelles réalisations promouvoir même très localement, pour que cette rencontre soit signe ? Y a-t-il des essais, ici ou là ? Peut-on les connaître ?

La palabre est ouverte.

Reprise des Carrefours du samedi 8 septembre 1973 et amorces de réflexion

Marcel Massard

Tout ne pouvait être retenu dans la somme de questions et de réflexions que suscite dans notre vie la rencontre des hommes du Tiers-Monde, en France et hors de France. Pour tenter de faire ce matin un travail positif nous avons choisi de centrer notre approche sur les changements qui interviennent dans notre foi et dans notre regard sur la mission de l'Eglise du fait de cette rencontre.

Cela ne veut pas dire que nous mettons entre parenthèses les problèmes politiques, économiques, culturels, tous les problèmes liés au développement des peuples du Tiers-Monde, à la maîtrise de leur propre destin. Ils sont le terrain même où s'enracinent nos questions sur la foi et l'Eglise. Mais ils ont aussi leur spécificité : elle a été prise en compte dans les témoignages d'hier matin, comme dans un certain nombre de carrefours. Cela ne pourra être repris aujourd'hui si nous voulons être sérieux avec la dimension et l'enjeu de ces problèmes. Mais, en en tenant compte, nous pouvons travailler à préciser comment ils transforment actuellement notre foi et notre regard sur la mission de l'Eglise. C'est le sens du travail proposé ce matin.

Trois lieux d'échange et de confrontation peuvent alors se dégager à partir de là :

- I. — « La rencontre de l'autre est fondamentale dans et pour notre foi »
(reprise d'une expression d'un carrefour)
- II. — Un renouvellement de notre sens de la mission de l'Eglise
(en tenant compte des remises en cause qui tournent autour du terme de « mission »).
- III. — A quoi tient la force libératrice de notre foi en Jésus-Christ ?
(Essayer de mieux cerner les questions qui tournent autour de *la libération de l'homme en J.-C.*, au cœur même de l'enjeu des luttes politiques et économiques qui marquent le rapport entre pays riches et pays pauvres, comme les rapports d'exploitation dans notre société occidentale).

I. - " La rencontre de l'autre est fondamentale dans et pour notre Foi "

Nos approches de cette réalité sont diverses. Elles tournent autour de *l'étrangéité* : la prise de conscience de différences culturelles qui obligent à s'interroger sur la possibilité même de la communication, à comprendre que tout peut être faussé et factice dans le rapport avec des travailleurs immigrés, comme avec des Africains, des Maghrébins, des hommes d'Amérique latine dans leur propre pays, si l'on ne mesure pas que leur approche de la réalité n'est pas la nôtre, que l'insertion dans un pays, pas plus que le compagnonnage, la cohabitation, les rapports de travail, pas plus que l'alphabétisation ne permettent de combler les distances culturelles. La rencontre entre hommes de cultures différentes est un problème humain qui oblige à puiser dans les ressources les plus profondes de notre humanité, qui révèlent ces ressources en nous comme chez les hommes du Tiers-Monde.

Notre manière de cerner la profondeur de ce problème humain, c'est de parler de dépouillement, de dénuement, de décapage, de dépossession de soi, de la découverte d'une nouvelle dimension de la pauvreté : se découvrir pauvre devant l'autre parce que l'on n'est pas capable de communiquer avec lui : de reconnaître dans sa propre culture, dans son propre bagage culturel, un écran, un obstacle beaucoup plus qu'une source ou qu'un facteur de communication ; de discerner dans le phénomène de racisme une tendance difficile à vaincre parce qu'il n'est pas aisé de se dépouiller du jeu facile et habituel de l'échange et de la transmission entre gens d'une même culture.

Tout cela a été dit dans les carrefours et tout cela nous met en même temps sur la route d'un nouvel approfondissement de notre foi : c'est ce qu'il faudrait travailler à cerner davantage.

L'approche première consiste à dire que la foi n'est pas contenue dans des formules, des modèles culturels et institutionnels, qu'elle a d'autres racines, qu'elle est autre chose que tout cela. Elle ne peut être enfermée dans l'exportation d'une culture, nous ne pouvons la ligoter dans nos schémas de pensée, dans nos itinéraires de réflexion, pas plus que nous ne pouvons la ligoter dans des structures religieuses : qu'il s'agisse de rites, de formules ou d'institutions.

C'est là une première approche négative qui traduit une remise en cause ; la secousse que l'on reçoit lorsqu'on se découvre étranger au regard d'un autre, lorsqu'on découvre que le langage que l'on emploie n'a pas véritablement de signification (ou une signification qui n'est pas la nôtre) pour l'homme africain, maghrébin ou d'Amérique latine avec qui l'on vit et l'on travaille.

Mais certaines choses dites dans les carrefours montrent que notre expérience va plus loin que cette approche négative. Un carrefour a parlé du sens de la présence silencieuse, de la valeur des gestes tout simples, d'une amitié qui n'a pas besoin de paroles pour s'exprimer, d'une compréhension spontanée qui traduit d'emblée une communion de vie chez les travailleurs immigrés, une communion par delà les mots, et que tel ou tel d'entre nous parvient à partager. Un autre carrefour parle du dialogue profond qui peut s'instaurer, non pas sur le plan de la religion (le christianisme face à l'Islam, par exemple), mais sur le plan de la montée de l'homme et de la signification de la foi en Dieu. Un autre carrefour parle de changement de regard, d'une autre visée sur l'homme. Un autre parle du « déshabillage » de nos attitudes et de notre langage, de la redécouverte des situations humaines réelles, simples, de la redécouverte du sens de la vie, du réapprentissage du sens du pardon.

Ce qui est désigné à travers ces notations, c'est bien le renvoi de chacun à sa propre humanité dans sa nudité, son dépouillement, sa pauvreté, sa vulnérabilité, en deçà des superstructures culturelles.

Mais ce renvoi ouvre directement à *l'épreuve de la vérité de la foi*. Si la foi tient, elle ne tient pas par son habillement culturel, elle tient à *la qualité d'une épreuve* où le risque de s'insignifiance est toujours présent, mais où la découverte d'une signification beaucoup plus radicale peut se dégager.

L'autre qui échappe à tous les schémas de transmission culturelle habituelle, à tous les commerces habituels de notre langage, c'est bien l'homme en même temps qui nous oblige à mesurer la portée de ce que nous croyons, à revenir à la source de ce que nous croyons, à prendre conscience finalement de ce que nous disons quand nous affirmons que nous ne possédons pas la foi.

L'autre étranger nous dépossède du sens habituel de notre foi, des formules habituelles de notre foi, puisque ce sens habituel, ces formules habituelles ne parviennent pas à se couler dans une communication possible, une communication praticable.

La seule issue qui s'ouvre à nous, c'est bien en effet la redécouverte de la foi dans ce qu'elle a de plus original, dans ce qui fait d'elle une réalité qui fait éclater toute emprise conceptuelle : *vivre à partir de la sollicitation d'un Autre*, sans que cet Autre puisse être ramené, réduit à quelque identification culturelle que ce soit.

Et si cet Autre nous parle effectivement à travers l'Évangile, au cœur même de notre humanité, c'est notre adhésion même à sa parole, comme parole décisive pour l'homme que nous sommes, qui va nous permettre de trouver la voie d'une nouvelle expression possible. Il ne peut s'agir de répétition de formules apprises. L'appauvrissement conceptuel que suscite la rencontre de l'étranger met sur la voie d'une écoute plus exigeante : bien des repères et des normes de notre foi chancellent, mais si Jésus-Christ nous parle encore et peut encore nous faire parler, c'est que nous le découvrons effectivement comme quelqu'un d'autre qu'une signification attachée à notre culture et à notre tradition religieuse. Si la foi en Jésus-Christ porte inexorablement en elle la marque de son enracinement culturel premier, en milieu juif, comme de ses enracinements culturels successifs dans la Tradition occidentale de notre Église, elle n'y est pas enfermée. Le décapage que nous fait subir la rencontre de l'étranger, joint au décapage que nous vivons les uns et les autres dans l'affrontement de l'incroyance moderne, nous met sur la voie d'une telle découverte.

Guy Poitevin, dans le texte intitulé « Une charte de la rencontre », le dit d'une manière assez remarquable. (Spiritus, n° 53, pp. 275 - 314, mai-août 1973).

Citons simplement ces quelques lignes :

« *La rencontre ou le dialogue ne peut donc plus se situer*

à un niveau purement intellectuel ou idéologique. Les temps des joutes intellectuelles sont terminés. Elles constituaient une voie et une méthode fausses : elles correspondaient à une volonté de « convaincre », de « prouver », de « conquérir » un assentiment intellectuel dans une situation de colonialisme intellectuel et sociologique.

« Ce que nous devons chercher et désirons dans un échange entre croyants de confessions différentes, c'est donc que chacun tente de dire le meilleur de lui-même, de sa vie croyante telle qu'il essaie de la vivre en réalité dans les circonstances concrètes de ses luttes quotidiennes. Quand j'ai la joie d'échanger ainsi avec des amis non chrétiens, je n'essaie pas tant de savoir intellectuellement ce que sont nos fois différentes : j'essaie bien plus d'approfondir la vérité, l'intensité, la qualité d'une expérience spirituelle qui se communique.

« ...Le christianisme et l'hindouisme sont une abstraction intellectuelle qui n'existe pas. Chacun doit d'abord chercher à intensifier, à mieux vivre et à mieux comprendre sa propre vie de foi et, en la critiquant et la purifiant, chercher à l'exprimer au mieux. Le chrétien que je suis a donc à apprendre le courage et l'audacieuse simplicité de l'expression vive de sa foi devant ses frères, dans un langage qui jaillisse de sa vie théologique effective et non d'un savoir théologique. Il en est ainsi de chaque interlocuteur ». (art. cité, pp. 306-307).

L'expérience dont témoigne Guy Poitevin est très personnelle. Elle lui permet de prendre de la distance à l'égard d'un certain statut de la mission de l'Eglise, d'indiquer l'itinéraire exigeant qu'impose à la foi la rencontre d'hommes d'autres cultures et d'autres traditions religieuses. Elle ne débouche pas encore véritablement sur une réflexion ecclésiologique. Mais telle qu'il la présente elle exprime directement l'interpellation faite à notre foi par l'homme qui n'est pas tributaire de nos catégories culturelles et idéologiques. Si la foi peut trouver la voie d'une expression dans une telle situation, c'est qu'elle a redécouvert le sens théologique de l'altérité de Dieu, ce sens théologique qui nous a été signifié en Jésus-Christ ; c'est qu'elle est reconnue et accueillie comme une foi que rien ne possède ni ne circonscrit ; c'est qu'elle est effectivement un don, la sollicitation d'un Autre au cœur de notre propre vie ; c'est qu'elle exprime une vie selon un *Esprit* qui n'est pas seulement *notre esprit* avec ses catégories et ses carcans.

Le travail que nous avons à faire dans nos confrontations

sur la foi, c'est sans doute de pratiquer l'exigence décapante et purifiante qui nous est ainsi signifiée dans nos rencontres quotidiennes ; c'est aussi de reconnaître que nos butées, nos réflexions qui tournent trop parfois autour de l'insignifiance de la foi, viennent souvent de ce que nous restons à mi-chemin de ce que nous entrevoyons.

L'étrangéité, vécue dans la rencontre de l'homme différent de nous par la culture, est un chemin qui nous conduit à la redécouverte de l'Altérité de Dieu, un chemin qui peut faire pour nous du sens de la Transcendance de Dieu autre chose qu'une abstraction intellectuelle, mais, comme pour tel ou tel musulman que nous rencontrons, un repère vivant dans l'appréciation de notre condition d'homme et du sens de notre foi. Si Dieu est Dieu, il n'est pas enfermé dans nos approches culturelles ; la fidélité à l'Evangile de Jésus-Christ ne peut aller sans la pratique du dépaysement.

La parole historique de Jésus-Christ n'a pas de contenant culturel adéquat, elle est ferment d'éclatement et d'universalisation pour toute culture. Là se manifeste sa radicale originalité, son caractère fondateur et normatif. Manifestée dans un temps précis de notre histoire, dans un peuple particulier, dans une culture particulière, elle a d'emblée fait éclater les cadres prévus pour la recevoir. Elle traverse notre histoire, elle ne peut s'identifier à telle étape de cette histoire, pas plus qu'à telle ou telle forme de civilisation. Elle est animée d'un Esprit qui relativise toutes ses formes d'expression culturelle. La rencontre de l'autre s'inscrit dans le mouvement même de la conversion, du décentrement que nous propose Jésus-Christ. Si Jésus-Christ est le Seigneur de tous, il ne l'est pas à la manière de nos représentations. Le reconnaître n'est pas nous regarder dans un miroir mais apprendre à nous décentrer vers un mode d'interpellation que la Bible nous a signifié : aucune de nos démarches et entreprises humaines n'est à la mesure de ce qu'il est, de ce qu'il fait ni de ce qu'il fera. C'est en ce sens que la foi traverse l'histoire tout en étant constamment mêlée à nos recherches et à nos interrogations. C'est en ce sens qu'elle ne cesse d'ouvrir le chemin de l'espérance là même où nous butons et nous nous enlisons quand nous vivons comme si nous étions réduits à nous-mêmes.

C'est là une première voie de réflexion qui se dégage d'un certain nombre de carrefours.

II. - Un renouvellement de notre sens de la mission de l'Eglise

La critique de la mission comme exportation culturelle ouvre aussi la voie à un certain nombre d'approfondissements. Je ne reprends pas les expressions des carrefours à ce sujet. Pierre Judet les a traduites dans ce qu'il a dit hier au soir à l'Eucharistie.

J'indique simplement deux voies d'approfondissement qui se dégagent :

La première rejoint très fort les recherches ecclésiologiques actuelles : c'est la réalité de l'Eglise saisie comme réalité itinérante, réalité en exode à travers l'histoire humaine.

La seconde est plus difficile à saisir : c'est la tension qui existe constamment, dans la vie de l'Eglise, entre sa particularité historique et sa vocation universelle.

A/ L'Eglise, comme réalité itinérante

L'Eglise comme réalité itinérante, comme réalité en exode dans l'histoire des peuples, c'est la manifestation par excellence que l'Eglise ne peut s'enfermer dans aucune situation historique, aucune situation culturelle. Cela est au cœur de l'éclatement de la première communauté de Jérusalem dont Paul a été le maître d'œuvre.

L'acte de naissance de l'Eglise est en même temps le fait qui montre que l'Eglise ne peut se présenter comme la propriété d'un peuple particulier. Elle ne peut être contenue dans les institutions religieuses d'un peuple particulier ou d'une civilisation particulière. Elle se découvre au contraire comme une institution dont aucun homme, aucun peuple, aucun groupe humain ne peut détenir en lui-même la signification, les tenants et les aboutissants. Le fait même du refus du message de Jésus par les Juifs comme collectivité religieuse a obligé les Apôtres à découvrir cette réalité originale de l'Eglise de Jésus-Christ : l'Eglise comme réalité relationnelle qui ne peut boucler sur elle-même. L'Eglise signifie le passage de Dieu au cœur de notre histoire, elle signifie la Pâque de Jésus-Christ, le mouvement de l'Esprit qui l'a fait obéissant au Père jusqu'à la mort et qui s'accomplit dans sa Résurrection. L'Eglise ne peut enfermer ce passage et ce mouvement dans la réalité sociologique qui la constitue aux différentes étapes de son histoire.

Cette remise à jour ecclésiologique apparaît d'emblée comme une critique de l'acculturation occidentale de l'Eglise et elle oblige à mesurer la signification de ce que dit St Paul en Ep. 3, 8 : c'est l'annonce aux païens de l'impénétrable richesse du Christ qui l'invite à mettre en lumière le mystère que Dieu tenait caché depuis toujours en Lui.

Cette révélation du mystère que Dieu tient caché en Lui, et qu'il nous a signifié en Jésus-Christ, est tributaire pour Paul de sa confrontation exigeante avec un monde autre, ce monde méditerranéen qui n'a pas été pétri par les Ecritures, par les structures religieuses juives ; elle est tributaire de démarches qui le mettent au contact d'hommes qui n'ont jamais entendu parler du Dieu d'Israël. Pensons à sa rencontre avec les Athéniens.

Nous n'innovons donc pas quand nous critiquons la mission comme exportation culturelle, nous revenons aux sources. Nous mesurons simplement les infidélités et les scléroses qui ont marqué l'histoire de l'Eglise. La rencontre d'hommes de cultures différentes est le terrain même de cette prise de conscience.

**B/ La tension entre
la particularité
historique et
culturelle de l'Eglise
et sa vocation
universelle**

Reprenons d'abord conscience de la manière dont s'est manifestée la foi en Jésus-Christ dans notre histoire. La foi est une annonce liée à un événement : la mort et la Résurrection de Jésus-Christ. D'emblée elle a donc la *vulnérabilité* de l'événement particulier, elle a la précarité de toute initiative historique. Et dans son développement, elle se présente comme dépendante d'une culture particulière, la culture juive, comme dépendante d'un lieu géographique, la Palestine, comme dépendante des initiatives apostoliques qui ont pris corps autour de Jérusalem, à partir de Jérusalem. Et nous nous posons en effet la question : comment cet événement historique infime au regard du développement de notre histoire, comment ces initiatives apostoliques particulières, tributaires du petit peuple juif, peuvent-elles prétendre concerner tous les hommes, prétendre à l'universalité ?

Nous devons d'abord bien discerner que c'est par son enracinement dans la particularité de l'événement vécu par Jésus-Christ en Palestine que la foi a véritablement le caractère d'une *proposition libre* qui peut être accueillie ou refusée, qu'elle a vraiment le caractère d'une alliance, d'une relation d'amour qui sollicite l'homme au cœur de lui-même sans le contraindre.

La foi en la Révélation chrétienne n'est pas une structure organisatrice de notre monde humain, elle n'est pas un système

de valeurs qui se dégage de l'évolution de l'histoire humaine, elle n'est pas une synthèse dominatrice. Elle laisse l'homme être homme, comme il le peut, à travers le paradoxe de son existence, le paradoxe de son désir de communion affronté aux différences qui marquent la collectivité humaine. La foi laisse l'homme creuser sa propre expérience à travers la diversité des itinéraires culturels, organiser sa vie sociale, agencer son devenir, établir les programmes de son développement, de sa maîtrise sur le cosmos. La foi ne propose aucune maquette de la cité future, aucune solution pour le devenir terrestre de notre humanité. Et pourtant sa proposition peut concerner l'homme à travers tout ce travail qui est le sien. Elle n'est donc pas une proposition universelle contraignante englobant d'emblée tout l'humanité. Si elle était cette proposition universelle contraignante (comme peut l'être une loi scientifiquement prouvée) elle ne serait ni plus ni moins qu'une loi de notre univers, une loi de l'évolution du monde, une structure de notre monde.

L'enracinement particulier de la foi dans notre histoire est la garantie de l'éminente liberté qui est sa source, et il est le signe en même temps qu'elle ne peut concerner l'homme que dans sa liberté, dans l'adhésion qu'il peut poser mais tout aussi bien refuser. En Jésus-Christ, Dieu se donne, se livre, s'abandonne aux hommes ; il ne s'impose pas, il se soumet aux aléas de notre histoire humaine, aux conflits et aux drames de nos particularités historiques et culturelles. La passion de Jésus-Christ en est le témoignage par excellence, elle se situe au carrefour des passions politiques, religieuses et des aspirations populaires du petit monde de la Palestine. Et, là où les hommes demandent un signe de puissance, elle propose le signe par excellence de la fidélité à l'amour de Dieu. Mais ce signe demande la foi libre pour être reconnu. Il ne s'impose pas ; son universalité n'est pas une évidence contrôlable, elle ne peut que renvoyer chaque homme à l'épreuve de l'amour au cœur de sa propre vie. Tel est bien le terrain où s'enracine la foi en la Résurrection des premiers Apôtres (cf. Jean 21, 15-91, le dialogue de Pierre et de Jésus).

Cet enracinement particulier de la foi, qui est son mode de manifestation originel dans notre histoire, commande alors la loi de son développement dans l'humanité : loi de l'interpellation libre, loi de l'annonce prophétique, loi du témoignage, loi de la parole livrée à autrui dans le risque et l'incertitude, en reconnaissant la possibilité constante de l'ignorance, du refus, de l'incompréhension ; en reconnaissant le fait de la non-foi.

La présentation de la foi comme une structure unifiante, implicitement présente et agissante dans la vie de l'humanité, n'est pas une présentation fidèle à l'Évangile, fidèle à l'itinéraire concret de l'Église dès ses origines. Pour donner une dimension universelle à sa présence (ou à son pouvoir) l'Église ne cesse de vivre la tentation d'identifier son initiative à celle de Dieu et d'établir une communion des hommes par dessus leur conscience et leurs différences. Elle a ainsi réduit bien souvent le signe de la communion qu'elle propose à l'insertion culturelle qu'elle a pu réaliser. En fait son initiative est toujours limitée, elle est toujours marquée du signe de la particularité. L'Église est affrontée à une non-foi massive, à la pluralité des traditions religieuses de l'humanité, à ses propres divisions internes. Elle ne peut dire, sans tomber dans l'abus de pouvoir ou l'idéologie facile, que la foi est implicitement présente en tous les hommes.

Ce qui est effectivement présent à tous les hommes, c'est l'initiative de Dieu, son Esprit qui souffle et agit où il veut. Mais cette initiative n'appartient pas à l'Église ; elle en vit, elle en témoigne, mais elle n'en détient ni la source, ni l'aboutissement ; elle n'en est pas propriétaire, elle est simplement à son service. Cette initiative est de Dieu, elle n'est pas en notre pouvoir, nous ne pouvons en juger, l'enfermer dans nos problématiques missionnaires.

Cela veut dire que l'Église fidèle à sa source doit constamment reconnaître les particularités historiques et culturelles qui la marquent aujourd'hui comme hier. Et les reconnaître, c'est pour elle accepter constamment l'enjeu de la confrontation culturelle, l'enjeu des remises en cause de ses propres acculturations. C'est là l'itinéraire par lequel concrètement elle est appelée à vivre sa vocation universelle. Cette vocation ne lui permet aucun survol, aucune synthèse définitive, aucune prétention à décider une fois pour toutes des formes de l'annonce de l'Évangile. Cette vocation, au contraire, ne cesse de la tirer hors d'elle-même, de lui faire reconnaître que l'Évangile ne peut être la propriété d'un langage et d'une culture. À l'écoute de la Bonne Nouvelle qui lui a été livrée, elle doit découvrir et renouveler les formes de son annonce dans la rencontre de ceux qui lui sont effectivement étrangers. Par là, à l'exemple de Paul, elle est appelée à reconnaître que l'Esprit de Dieu ne se conforme pas à des modèles culturels bien définis et qu'il ne cesse de lui signifier de nouveaux dépassements, de nouvelles rencontres où les bases de la

communication ne sont pas encore établies. Mais cela nous ramène au premier thème de réflexion : la rencontre de l'autre fondamentale dans et pour la foi.

Ce qu'il faut pouvoir discerner en même temps, c'est que la particularité historique de l'Eglise ne peut être diluée dans la vie globale de l'humanité. Si l'Eglise est pour l'humanité, pour tous les hommes, elle ne peut pour autant céder à la tentation de renier son itinéraire concret dans notre histoire, son inscription historique particulière. L'Eglise aura toujours à se présenter comme *une institution* qui s'inscrit dans l'histoire des hommes en prenant un certain visage. La remise en cause des acculturations de l'Eglise ne peut conduire à faire l'économie de l'Eglise comme institution historique fondée sur Jésus-Christ et les Apôtres à Jérusalem. Elle ne peut effectivement proposer aux hommes le message de Jésus-Christ, en les respectant dans leur conscience et leurs différences, qu'en se proposant à eux sous un visage repérable, en leur permettant d'accueillir ou de refuser son message. Ce visage repérable est soumis à nos initiatives, à nos critiques, à nos dépaysements, mais il prend corps finalement dans nos itinéraires nos formes de présence. Il est toujours tributaire de ce que vivent et font les chrétiens et, en même temps, il ne cesse de renvoyer à l'événement fondateur de l'Eglise. En lui s'inscrit le sens du ministère apostolique et de sa responsabilité particulière dans l'édification de l'Eglise. Les renouvellements exigeants que nous vivons sur ce terrain s'inscrivent dans la loi de l'itinérance de l'Eglise au milieu des hommes et des nations, ils ne peuvent être commandés par un rejet de toute forme institutionnelle qui aboutirait à renier le caractère historique de l'Eglise.

L'Eglise est ainsi marquée d'une tension permanente entre sa particularité historique et sa vocation universelle. C'est le signe même qu'elle est en route vers les peuples, qu'elle ne peut se satisfaire d'aucune situation historique et culturelle, et que pourtant, depuis Jésus-Christ et les Apôtres, c'est toujours à partir d'une certaine situation historique et culturelle qu'elle se propose aux hommes.

En d'autres termes, l'universalité de la mission de l'Eglise, signe du don de Dieu fait à l'humanité en Jésus-Christ, s'inscrit dans un développement historique dont sont responsables tous les membres de l'Eglise. L'Eglise ne peut ni imposer l'universalité de sa mission, ni la réduire en refusant les exigences onéreuses de la confrontation culturelle. Comme le Fils de l'homme, elle

n'a pas véritablement de pierre où reposer sa tête, elle n'a d'autres patries que celle d'être en route vers toutes les nations. Elle est véritablement sans patrie terrestre, elle ne s'appartient pas elle-même, elle est mission, envoyée à tous, elle appartient à tous parce qu'au cœur d'elle-même elle appartient à Dieu. Elle est marquée au cœur d'elle-même d'un universalisme sans frontières. Mais cet universalisme de sa vocation, elle ne peut que le proposer à la manière de Jésus-Christ, en acceptant les risques et les incertitudes du témoignage parmi les hommes, en acceptant de se livrer et de se rendre vulnérable à travers les formes concrètes de son institution historique, formes concrètes qui appellent l'engagement constant et renouvelé du ministère apostolique.

III. - A quoi tient la force libératrice de la Foi en Jésus-Christ ?

Il ne peut s'agir que d'une amorce de réflexion, volontairement schématique, car la matière du sujet est immense.

Un premier repère

Eviter les schémas de réflexion qui tendent à récupérer la Résurrection de Jésus-Christ dans la construction de l'histoire. Mettre notre approche sous le signe de la Pâque de Jésus-Christ, c'est-à-dire sous le signe de son passage au Père dans l'Esprit, en vue de la communication de l'Esprit.

La Résurrection de Jésus-Christ ne donne pas à notre histoire d'hommes la possibilité de s'achever en ce monde, elle lui promet un achèvement qui la transcende. Cette promesse n'est pas qu'une promesse eschatologique, elle renouvelle la condition de notre humanité, mais elle la renouvelle en lui signifiant sa vocation divine. Nous verrons tout à l'heure comment ce renouvellement ne cesse de dénoncer toutes les aliénations de l'homme par l'homme, et comment il est une force libératrice au cœur même de l'histoire que nous construisons.

Ce qu'il faut discerner d'abord, d'une manière plus négative que positive, c'est la tentation constante de transformer la foi en la Résurrection de Jésus-Christ en utopie révolutionnaire. La foi n'est pas une utopie, en ce sens qu'elle ne promet pas une patrie terrestre définitive. La transformation de la foi en utopie revient à utiliser le schéma de pensée suivant : Puisque le Christ

est ressuscité, puisqu'il a libéré l'humanité des puissances de la mort et du péché, l'humanité a effectivement la possibilité de se libérer totalement elle-même par elle-même. La libération de l'homme peut être totale en ce monde, l'homme peut parvenir en ce monde à sa condition optima de réussite. La Résurrection de Jésus-Christ est ainsi mise au service d'un achèvement, d'un accomplissement intramondain de notre histoire. Bien des expressions que nous entendons aujourd'hui semblent ainsi réduire la Résurrection au dynamisme unitaire des entreprises de l'homme et à la prétention de donner sa plénitude en ce monde à ce dynamisme unitaire. La Résurrection de Jésus-Christ n'est alors qu'un horizon de libération que nous prétendons atteindre à travers nos œuvres historiques.

Il y a là, d'une manière plus ou moins nette, un emprisonnement de la réalité de la Résurrection de Jésus-Christ dans la réalité de notre monde. L'appel à l'incarnation de Jésus-Christ dans notre humanité pour justifier théologiquement une telle vision des choses est un appel fondé sur une christologie insuffisante. L'incarnation de Jésus-Christ est en vue de la révélation à l'homme de sa vocation de fils de Dieu, elle aboutit à l'événement de la Résurrection, un événement que rien ne peut récupérer dans notre histoire, un événement qui la transfigure dans ses possibilités mais en la tournant vers un Autre que l'homme. La Résurrection de Jésus-Christ est l'affirmation décisive de Dieu au cœur de notre histoire, elle est l'événement qui lui donne un sens nouveau : sens nouveau pressenti par la longue histoire d'Israël, mais sens qui instaure une espérance dont l'homme ne peut avoir la maîtrise, ni le contrôle. *Se situer devant l'événement de la Résurrection, ce n'est donc pas chercher à l'intégrer à notre histoire, c'est comprendre notre histoire à la lumière de cet événement.* Si la Résurrection de Jésus-Christ est historique, c'est qu'elle commande notre histoire d'une manière décisive, c'est qu'elle place l'évolution de l'humanité sous le signe d'une genèse humano-divine qu'aucun modèle historique ne peut prétendre achever, d'une genèse qui fait de la mort un passage et non le terme du destin de l'homme.

Notre justification ne tient pas à nos œuvres, nous dit Saint Paul, l'accomplissement de notre histoire ne tient pas à nous. C'est dire, du même coup, que la foi en la Résurrection ne sera jamais réductible à notre histoire humaine. La foi en la Résurrection traverse l'histoire, elle ne cesse de lui signifier son fondement et son jugement, elle lui désigne en même temps la promesse qui la commande : promesse de vie, promesse d'avenir

en Jésus-Christ, promesse de résurrection d'entre les morts, promesse de victoire définitive sur la mort.

Ce n'est pas, pour autant, que la foi en la Résurrection nous fait sortir des conditions de notre histoire, mais nous ne pouvons la vivre que si nous acceptons de ne pouvoir l'identifier aux conditions de notre histoire. Foi et histoire sont liées mais elles ne vont jamais de pair ; elles s'intègrent l'une à l'autre, elles ne se réduisent pas l'une à l'autre.

Comment comprendre alors la force libératrice de la foi en Jésus-Christ ?

Un deuxième repère

Si la foi en Jésus-Christ est libératrice, c'est que, par ce qu'elle nous dit sur la vocation divine de l'homme, elle ne cesse de remettre en cause *la volonté de domination de l'homme sur l'homme* : elle ne cesse de remettre en cause *le jeu de la volonté de puissance* qui traverse les relations des hommes entre eux, les relations des groupes et des peuples, elle ne cesse de remettre en cause *l'exploitation de l'homme par l'homme*.

Que nous dit-elle en effet sur la vocation de l'homme ? Elle nous dit qu'au cœur de lui-même l'homme n'est pas pour l'homme mais pour Dieu, ou, d'une autre manière, que les hommes ne sont les uns pour les autres qu'en étant ensemble pour Dieu. Les conséquences d'une telle vision de l'homme sont directes et radicales dans le jeu de l'histoire humaine. Aucun homme sur cette terre, c'est-à-dire aucun pouvoir humain, aucune puissance politique ou économique, aucune puissance de domination quelle qu'elle soit, ne peut avoir la prétention de détenir les clefs de l'achèvement de l'humanité. Aucun peuple ne peut s'accaparer le destin d'un autre peuple, le lui dicter, le définir et le construire à sa place : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes a pour fondement théologique le caractère inaliénable de la vocation de tout homme, et par là l'obligation de respecter les dispositions historiques choisies par un groupe humain pour construire son destin.

Le christianisme relativise toute puissance en ce monde (application analogique de ce que dit Saint Paul sur les puissances dans l'épître aux Colossiens), mais en relativisant toute puissance, il lui découvre sa véritable signification, il la libère : il l'invite à se convertir en *puissance de service*, en *puissance de relation*. Le récit des tentations et l'interpellation faite au Christ sur la Croix : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même », manifestent d'une manière décisive cette conversion de la puis-

sance humaine opérée par Jésus-Christ. Tout est mis au service de la fidélité à la relation au Père, c'est-à-dire au service de la fidélité à l'amour, de la fidélité à l'Esprit. C'est à la lumière de cet Esprit que les hommes sont invités à vivre leurs relations mutuelles. Tout pouvoir s'inscrit dans un jeu de relation, un jeu de réciprocité, il ne peut aliéner autrui. La prétention à l'unité ne peut être le fait d'aucun homme, d'aucun pouvoir. L'unité est une promesse divine qui traverse les relations des hommes et des peuples : les hommes ne peuvent la vivre qu'en se tournant les uns vers les autres et non pas en s'imposant les uns aux autres. Le jeu de l'imposition de la puissance est la source majeure de toutes les contradictions de notre société : l'autorité a pour fondement le service des autres, elle n'est pas une appropriation de puissance qui vouerait les autres au jeu servile de la reconnaissance. Là où l'homme fort, le pouvoir fort, ne cesse de céder à la tentation de se servir des autres pour affirmer sa prétention à l'unité, la foi en Jésus-Christ fidèle au sens de la vocation divine de l'homme dénonce cette prétention comme appropriation abusive. Elle oblige à voir que l'humanité n'est jamais autant infidèle à elle-même que lorsqu'elle prétend clore son histoire, en fixer les bases définitives, en s'appuyant sur sa propre puissance. Cette prétention à la clôture, à l'affirmation décisive d'une puissance humaine, est la source de toutes les aliénations, de toutes les exploitations. Elle asservit certains peuples à d'autres, elle écrase les faibles, elle marginalise ceux qui ne disposent pas des instruments de la puissance, elle ne cesse de contredire l'humanité au cœur de son histoire. A partir de là peut constamment se déployer et se renouveler le pouvoir critique de la foi en Jésus-Christ au regard des formes concrètes de la puissance politique et économique.

**Un troisième repère:
la foi en Jésus-Christ
et le développement
des possibilités
humaines**

Si la foi en Jésus-Christ relativise toute puissance humaine, elle n'est pas pour autant un frein au développement des possibilités de l'homme. Le Christianisme fidèle à son fondateur, ne met aucun frein au développement de l'homme, à tout ce qui va dans le sens de la promotion des peuples. La petite phrase de la Genèse : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la » demeure le guide permanent d'une théologie des réalités terrestres. Mais ce développement des possibilités de l'homme est promu par la foi biblique dans le sens de l'ouverture à Dieu, seule fin décisive de l'homme et non en vue d'une synthèse humano-historique.

Par rapport au développement de l'homme en ce monde, l'originalité de la foi chrétienne tient dans la mise en œuvre d'une visée relationnelle qui exclut toute visée totalitaire. La terre est pour l'homme, les hommes sont les uns pour les autres et ensemble ils sont pour Dieu. Tout est relatif à l'homme sur cette terre, les hommes sont relatifs les uns aux autres, et ensemble ils sont relatifs à Dieu. Cette visée relationnelle exclut toute totalisation possible : rien ni personne en ce monde ne peut dire le Tout de l'homme. Le déploiement des possibilités de l'homme n'est donc pas une marche vers une totalisation historique qui pourrait miser à la fois sur la croissance économique (la croissance de l'avoir), la croissance du savoir et la croissance du pouvoir. Ce qui est privilégié et mis en lumière c'est le déploiement de l'échange entre les hommes, entre les groupes et les peuples. L'homme est fait pour une vie relationnelle que rien ne peut clore, il est appelé à la vie relationnelle de l'amour trinitaire. Et tout dans le développement de l'humanité, selon la foi en Jésus-Christ, devrait être pensé à partir de cette vocation relationnelle de l'homme. Elle opère là encore une conversion au cœur de toutes les grandes réalités du développement humain. La conscientisation n'est pas une accumulation de savoir et de connaissance, elle est en vue de la communication et du partage équilibré entre les hommes. L'économie n'est pas une accumulation de biens matériels elle est un échange de biens et de services en réponse aux besoins de tous les hommes. Le pouvoir n'est pas une concentration de puissance entre les mains de quelques-uns, il est une répartition des responsabilités au service de la collectivité humaine.

La foi libère l'homme dans la construction même de son histoire en lui montrant que la contradiction qui ne cesse de miner ses entreprises, c'est la prétention à achever cette construction. Il y aura toujours des hommes sur cette terre pour chanter l'ampleur de l'aspiration qui traverse le cœur humain : « J'ai besoin d'un éclair de splendeur persistante », dit Pablo Neruda. Cet éclair, rien ne peut l'étouffer ni le saisir définitivement dans notre histoire. Il allume l'amour, il pousse à la solidarité, il conduit au service, jusqu'au sacrifice. Il ne cesse de dénoncer les blocages historiques dus aux appropriations abusives de l'avoir, du savoir et du pouvoir. Il tourne effectivement les hommes les uns vers les autres en leur signifiant l'immensité de leur faim et soif de justice. La foi voit dans cet éclair l'appel à la vie relationnelle dont a témoigné Jésus-Christ. Cet appel doit féconder et libérer toutes les œuvres de l'homme : rien n'est effec-

tivement à la mesure de l'homme, nos entreprises historiques sont toujours relatives et limitées, c'est pourquoi elles ne peuvent bloquer l'enjeu du développement de l'homme. Il y aura toujours plus à dire et à faire pour que l'homme soit homme. *La libération de l'homme est un mouvement, un élan, une vocation : elle n'est pas identifiable à un état, à une structure historique.* Elle ne peut connaître de stabilisation définitive en notre monde. Elle n'est véritablement vécue dans ses exigences que lorsque l'homme est à la fois rejoint et respecté dans le caractère inaliénable de sa personne. Elle impose à la fois la modestie et l'audace, modestie devant tout programme réalisé ou réalisable, audace devant l'ampleur des appels de l'homme. L'homme n'est jamais autant libre que lorsqu'il reconnaît que rien n'est à la mesure de sa liberté en ce monde et que, dans le même mouvement, il accepte les renouvellements et les redépôts qu'exige de lui son histoire.

La Résurrection de Jésus-Christ n'est certes pas un événement qui invite l'homme à rêver le ciel en oubliant sa condition terrestre. Mais c'est bien l'événement qui découvre à l'homme le véritable sens de son travail terrestre : rien ne peut être absolutisé en ce monde, tout doit concourir au déploiement de la véritable vocation de l'homme dont Jésus-Christ ressuscité est le témoin décisif. Cette vocation met l'homme au service de l'homme, elle l'invite à développer toutes ses possibilités dans le sens de l'échange et de la relation, et non dans le sens de la captation et de l'appropriation. Et cela, parce qu'au cœur d'elle-même, cette vocation est fondée sur la vie relationnelle du Père, du Fils et de l'Esprit dont a témoigné Jésus-Christ. La structure de l'histoire humaine selon la foi n'est pas une structure totalisante, mais une structure relationnelle, et tout homme qui reconnaît l'importance privilégiée des autres — et notamment l'appel des pauvres — dans sa propre vie perçoit déjà dans sa propre conscience qu'aucune réalité de ce monde n'est à la mesure des impératifs et des exigences que lui signifie la présence d'autrui. Là est la véritable amorce de la libération que nous a signifiée Jésus-Christ. En se tournant vers l'autre, vers le prochain, l'homme discerne une interpellation que rien ne peut prétendre circonscrire dans notre histoire, une interpellation qui dénonce les abus de pouvoir, les aliénations et les exploitations de notre société. Il découvre en lui-même comme chez les autres cette capacité relationnelle que rien ne peut enfermer ni totaliser et dont Jésus-Christ est le témoignage vivant (lire en ce sens Mt 25).

Carrefour n° 1 (trois groupes)

« La rencontre de l'autre est fondamentale pour la foi »

Pourquoi ?

« Qui est-ce qui nous permet de le dire à travers nos existences ? »

L'ensemble des participants s'est inspiré assez largement de ces questions. Il a paru possible de regrouper l'essentiel des interventions en quatre points :

1. Les conditions de la rencontre de l'autre.

2. Les conséquences humaines de la rencontre.

3. Qu'advient-il de la Foi ?

4. Ebauches de réponses - nouvelles questions.

I. Les conditions de la rencontre de l'autre

Tous ceux qui s'étaient inscrits à ce carrefour étaient, naturellement, sensibilisés au thème de la rencontre.

Néanmoins un certain nombre d'interventions ont manifesté qu'il n'était pas si courant de rencontrer en vérité un autre que soi. Le côté « casse-pieds » de la rencontre souligne assez sa difficulté ! Pour beaucoup il a fallu d'abord se vouloir ressemblant, partager le sort commun en particulier par le travail, avant de découvrir de plus en plus les différences, avant d'éprouver que le plus proche est souvent un inconnu.

Ceux d'entre nous qui ont vécu ou vivent en pays étranger ont davantage ou plus spontanément ressenti les distances. Ils ont eu parfois l'impression d'être agressés par un monde qui n'était pas le leur. Et ils comprennent d'autant mieux l'espèce de « pudeur » que l'on remarque chez des travailleurs immigrés. On se sent de trop dans un monde construit sur d'autres normes que celles auxquelles on est habitué.

Beaucoup ont marqué combien il fallait de temps et de respect pour arriver à un minimum de confiance et de vérité. En cette matière rien n'est jamais définitif.

La vie urbaine apparaît aussi comme un lieu très ambigu. Les occasions de rencontre ne sont pas rares ! Mais la promiscuité, le martellement agressif des publicités, le jeu des mass-média poussent l'homme de la ville à sauvegarder sa liberté dans l'isolement d'une citadelle intérieure soigneusement défendue.

C'est l'action commune au travail ou dans les engagements de la vie sociale et politique

II. Les conséquences humaines de la rencontre

Une note de fond, pas toujours explicitement exprimée, mais certaine : on s'étonne de se trouver différents, différents à un point rarement soupçonné. Quel que soit l'autre : habitant d'un pays étranger, travailleur immigré, malade mental, « jamais on n'a fini de le rencontrer au niveau de son désir ».

On s'aperçoit aussi que la rencontre se fait souvent dans un rapport de force inconscient : il est difficile de sortir de l'esprit de domination et d'annexion mais il faut aussi se défendre d'une appropriation par l'autre. Tentation à double face : supprimer la différence en assimilant l'autre ou en se voulant tout comme lui !

Accepter d'ouvrir sa porte à l'autre c'est aussi prendre chaque jour conscience d'un « dénivellement entre ce que nous pourrions faire ensemble et ce que nous faisons ». Sans doute nous venons d'horizons différents mais ne faut-il pas attacher plus d'importance à « ce vers quoi nous allons ? Cet avenir à construire par un peuple en marche mêlant ceux qui partagent une même foi et ceux qu'elle n'intéresse pas ».

Enfin, et c'est peut-être la chose la plus remarquable, l'unanimité s'est faite pour mani-

qui permet une rencontre d'homme à homme où l'on se sent engagé à dévoiler son identité. Parmi les prêtres beaucoup se sentent alors contraints de dire qui ils sont.

Une intervention soulignait enfin que la rencontre n'est pas seulement de personne à personne mais aussi de personne à collectivité. Cet aspect des choses a sans doute été moins présent à l'esprit des participants.

fester une sorte de divorce entre la parole et la vie.

Les occasions de ce constat sont fort diverses assurément, mais un grand nombre a souffert de l'insignifiance des mots qui sont ceux d'un langage forgé au sein d'expériences de vie différentes. C'est vrai du travailleur immigré, c'est vrai de l'homme du Tiers-Monde, c'est vrai aussi de ceux qui habitent ce pays de la misère ou de la souffrance. Combien ont mesuré alors l'insuffisance des formules, du déjà appris. Saisi parmi d'autres cet aveu : « ce que vivent les Antillais m'échappe totalement ».

Par contre on est plus à l'aise sur le terrain de la vie et, lâchons le grand mot, de la RELATION. Après ce partage d'un repas avec un travailleur espagnol l'un de nous insiste sur le « sentiment de proximité » et il ajoute : « Nos paroles risquent de nous faire passer à côté de ce que les gens ont de plus vrai. On retrouve pied quand on rencontre l'autre au delà des formules » et un autre complète : « c'est la vie qui est plus forte que tout ».

Cette sorte de décalage entre la relation vécue et la parole dévaluée ou même avortée va se manifester avec beaucoup de force au niveau de la Foi.

III. Qu'advient-il de la Foi ?

Après Paul (Rm 1/17) on a redit que la foi naît de la foi : c'est le témoignage des autres qui nous a introduits à la foi, c'est encore leur témoignage qui, sans fin, la ravive.

« Le contenu de ma foi a évolué par les autres, qu'ils aient la foi ou non ; au départ ma foi était désincarnée ».

« Ce sont mes camarades qui m'aident à découvrir l'Évangile comme parole vivante ».

Comment cela ? par leur vie de déracinés qui nous interpelle, par leurs gestes au service de l'homme, par des engagements et combats communs.

Beaucoup ont dit combien tel ou tel musulman avait été pour eux révélation de quelque chose de Dieu : pardon après la guerre d'Algérie, sens de la prière, fraternité au Maghreb.

Mais la rencontre est aussi facteur d'inquiétude et parfois de détresse. Ce que l'on a de plus cher : l'adhésion au Christ, est aussi ce qui est le plus difficile à communiquer, même si l'on a : « aucune envie de convertir l'autre dans la rencontre » on éprouve une grande difficulté à partager le fond de son espérance : « Le dialogue sur le Christ est difficile ; les mots que je peux employer n'ont aucune correspondance chez les interlocuteurs arabes. Quand j'approche du fond de la foi je suis au bord d'une rupture. Celui qui devrait être le conciliateur m'apparaît comme celui qui est source de rupture du dialogue. Aussi j'esquive souvent la question ».

Ce qui est vrai du dialogue avec l'Islam l'est aussi, sous d'autres formes, avec les copains de travail, les malades etc.

Et cela conduit à une interrogation profonde sur le langage de la foi et sur son conte-

nu. On est « désinstallé » et l'on parle de « décapage », « érosion », « décantation ». Cette usure ou ce soupçon semble affecter aussi le contenu même la foi. « La libération en Jésus-Christ ; ça ne passe pas ». « La contestation de ma foi est plus radicale que la simple atteinte de formules ; c'est mon adhésion à Jésus-Christ qui est contestée ».

Pourtant la rencontre de l'autre avec son poids de contrainte et d'incompréhension présente pour certains un appel à approfondir le sens de la croix. Elle apparaît alors comme la contre-partie du choix de Celui qui a voulu tout partager. C'est l'échec de la rencontre. Et certains en portent douloureusement le poids.

Cette épreuve apparaît aussi comme « le chemin nécessaire pour se défaire de l'aliénation religieuse ». D'une théologie « où l'on savait qui était Dieu » on est passé à une recherche vivante de Dieu. Cela transparait dans des expressions parfois ambiguës mais significatives : « Cette notion de Dieu proche nous l'avions eue dans notre formation. Mais le choc de ma vie c'est la découverte que Dieu n'est plus chez les copains ; ce qui m'amène à la rencontre du Tout Autre ».

La Foi apparaît alors fort différente d'une possession, c'est « un don renouvelé chaque jour ».

Malgré tout chacun voit la nécessité de « parvenir à se dire un jour entre soi et à exprimer aux autres ce qui est sa foi ». « Nous savons en qui nous croyons et on devrait pouvoir le dire aux autres. Or nous ne pouvons pas : cela vient de ce que nous ne pouvons pas nous le dire à nous-même. En même temps nous nous disons : Je crois en Jésus-Christ. Je crois que c'est vrai, il y a l'intervention d'un autre dans ma vie ».

Et l'un des plus jeunes conseille sagement : « il ne faut pas vouloir faire trop vite l'unité de tout cela ». Même si un souci identique habite chacun : « continuer à chercher Jésus-Christ. Continuer à chercher la rencontre de l'autre. Continuer à accepter de ne pas sa-

voir à quoi aboutit notre existence sur ce point-là ».

Ce qui permet de continuer c'est un certain nombre de convictions plus ou moins affirmées.

IV. Ebauches de réponses Nouvelles questions

Aux questions que nous nous posons les uns et les autres, « la réponse ne sera pas de type intellectuel, mais toujours dans une relation, un partage avec les autres ».

La foi est exprimée comme relation : « on retrouve pied quand on rencontre l'autre au delà des formules ». Cette affirmation du primat de la vie est constante. Ce dépaysement dans la rencontre de l'autre nous situe avec plus de vérité en face d'un Dieu dont la Bible dit qu'on ne saurait le voir sans mourir.

Cependant on peut déceler, plus ou moins marquée, et parfois ressentie comme pure-

ment « théorique » une approche de réponse assez différente.

Elle a été ainsi formulée par l'un des participants : « Il reste notre expérience de vie ; ce qui est important, c'est ce qui est suggéré à l'autre dans la rencontre. Si je vais à une certaine profondeur, je rencontre des choses fondamentales. Jésus-Christ a vécu l'essentiel de l'homme. Mon expérience c'est un petit quelque chose de ce qu'il a vécu. La rencontre me permet d'approfondir ce qui est Jésus de Nazareth qui est Celui qui a le mieux connu le Père. A une certaine profondeur l'Autre passe dans l'autre ».

Ce que l'on peut schématiser ainsi :

(Mon)

Expérience de Vie



Rencontre de l'autre
au delà des différences



niveau fondamental



Celui qui a connu le Père



l'essentiel de l'homme vécu
par Jésus de N.

D'où ces autres interventions :

« Dans ma rencontre des copains portugais, c'est Jésus-Christ que je rencontre et pour moi ce n'est pas le « Tout Autre » que je rencontre mais le « Tout Proche ». »

Ou encore dans une rencontre de femmes musulmanes : « Tout se situait sur un plan de relation, mais J.C. était tout proche car à travers l'essentiel de l'homme nous étions tout proches de Dieu et de J.C. et, on pourrait dire, d'une certaine révélation ».

et cette autre :

« Il y a intercommunication entre le sens que les copains donnent à leur vie et aux événements et le sens que je donne à ma vie ».

Dès lors deux sortes de questions affleurent à la conscience des participants :

• Les unes portent sur le témoignage et sont le corollaire de la découverte faite de notre difficulté à communiquer avec l'autre.

Si la rencontre est si difficile :

« Est-ce que ma présence est lisible comme signe de l'Évangile ? »

« Comment être des témoins qui, un jour, pourront dire Jésus-Christ ? ».

Mais aussi, compte tenu des particularismes culturels et des spécificités de langage :
« Quel Jésus-Christ faut-il dire ? »

N'a-t-il pas raison celui qui pense que « la vraie question est : qu'est-ce que nous sommes capables de dire de nous comme croyants, plutôt que de savoir ce que nous pouvons dire de Dieu ? ».

• Les autres questions remettent en cause la

continuité inscrite dans le schéma précédent par le signe : \longleftrightarrow

entre le « niveau fondamental » et « l'essentiel de l'homme vécu par Jésus ».

Elles ont été formulées de deux manières.

La première rejoint ce qui vient d'être noté :

« Comment l'autre, à travers moi, peut-il rencontrer l'Autre ? ».

Voici la seconde :

« Certains d'entre nous font des choix : ils s'engagent dans des partis politiques (par exemple le P.C.) dans des cultures d'où Dieu est évacué au moins sous la forme jusqu'ici reconnue. Si l'on accepte de mettre ainsi entre parenthèses l'idée que l'on avait de Dieu, si l'on refuse l'a priori « Dieu », à travers les réalités humaines du partage total, peut-on faire le chemin de la Foi ? Faudrait-il garder Jésus-Christ passé au crible de notre expérience ? Sommes-nous assurés alors de trouver Dieu au bout du Chemin ? ».

Cette question s'inscrit sur une sorte d'acte de foi dubitatif : « Nous bâtissons ensemble la cité fraternelle et Dieu y surviendra. Nous n'avons pas à chercher et l'un et l'autre ».

En faisant l'option marxiste, (mais aussi en vivant dans des univers culturels tout à fait étrangers) des copains disent qu'il est possible de vivre de Jésus-Christ, « alors ». On rencontre l'Autre dans le collectif, sans poser un a priori qui serait Dieu ».

Cette manière de poser la question s'autorise de cette constatation que le marxisme est né dans une civilisation chrétienne. Il manifeste ainsi que Dieu est venu pour mettre l'homme sur la rencontre de l'homme...

Carrefour n° 2 (trois groupes)

La mission de l'Eglise n'est pas l'importation d'une culture :

- 1°) Que représente en nous la mise en cause de la « mission » ?
- 2°) A partir de là comment posons-nous la question de l'évangélisation ?

« La mission n'est pas une évidence ». Quelqu'un l'a dit, et c'est bien ce qui ressort des comptes rendus de carrefours. La mission de l'Eglise telle qu'elle a été comprise jusque dans un passé récent, telle qu'elle est vécue encore par certaines églises locales, n'est plus reconnue ni acceptée. « Je me refuse à être

V.R.P. en Jésus-Christ ». « On n'arrive plus pour apporter un message ».

A partir de là, les réflexions des carrefours peuvent se regrouper autour de deux pôles :

- 1) la mise en cause de la « mission »
- 2) la question de l'évangélisation.

I. La mise en cause de la " mission "

Cette mise en cause de la mission revêt plusieurs aspects :

1) Le poids de l'institution.

D'abord, l'Eglise comme institution n'est pas reconnue comme capable de remplir sa mission. « Comment l'Eglise peut-elle être acceptable pour le monde d'aujourd'hui ». Elle est perçue comme étrangère à la vie des gens. « L'Eglise, en France, dit-on, est liée à des formes de société qui paraissent d'un autre monde ». Un étudiant souligne comme le

milieu est « allergique à la structure de l'Eglise ».

Elle apparaît aussi « plus comme une volonté de puissance que de service ». « Dans les sciences humaines, dira un sociologue, il est difficile de parler de la signification de l'Eglise... L'Eglise sert seulement de modèle de l'emprise d'une institution sur l'homme ». C'est vrai aussi au Tiers-Monde, aussi bien en Afrique Noire qu'au Maghreb : « Au Maghreb, l'Eglise était une puissance extérieure visible qu'il a fallu détruire ».

2) Les équivoques de la « mission »

La mission apparaît comme une politique de l'Eglise qui ne respecte pas l'homme. « La mission de l'Eglise est toujours apparue comme une stratégie planifiée : Mission Ouvrière, A.C., Pastorale d'ensemble, catéchèse ». Un autre dit : « Au Maghreb, le mot évangélisation conserve un caractère provocateur ».

Mais finalement c'est au plan culturel qu'apparaissent le plus les équivoques. « La mission s'est toujours faite par le biais de la culture, et il serait utopique de croire qu'on peut se débarrasser de sa culture pour évangéliser ». De là vient cette « difficulté d'exprimer sa foi dans une réalité qui n'a pas toujours été la nôtre. C'est un problème voisin dans le Tiers-Monde et dans le monde ouvrier ». Un prêtre ouvrier souligne « La découverte d'un mur infranchissable au niveau de la culture entre des gens (marxistes surtout) avec qui je communique le plus facilement ; ils me montrent que le monde culturel dont je vis leur est aussi étrange que le mythe d'Isis et Orisis ». Et un autre ajoute : « Dans le dialogue et l'affrontement avec les marxistes, on se heurte moins à la difficulté culturelle qu'à un niveau anthropologique plus fondamental : l'au-delà de la mort, de l'homme ».

Dans le Tiers-Monde, spécialement, on dénonce « la confusion entre culture et évangélisation » et « l'ambiguïté de la mission marquée par la culture occidentale ». De là vient « le rejet, en Afrique Noire, par bien des laïcs de ce que les missionnaires ont apporté en détruisant religion et culture traditionnelle ». De là vient aussi qu'on pense que « le renvoi de missionnaires de beaucoup de pays peut accélérer la mort d'un christianisme importé ».

On explique cela par le fait que l'Eglise s'est incarnée dans une culture rurale et « n'a pas accroché sur l'évolution du pays ». C'est vrai en Afrique, c'est vrai pour certaines paroisses en France, c'est vrai aussi pour les Portugais qui sont en France : « Ils pratiquent dans leur village, mais pas quand ils sont en ville. Leur foi est liée à un certain type de culture ».

3) Conséquences de ces mises en cause.

On ne peut qu'énumérer quelques-unes des réflexions faites qui soulignent :

— « l'ambiguïté permanente entre l'Eglise à laquelle les gens se réfèrent et celle à laquelle nous voudrions nous référer ».

— « Le décalage de plus en plus grand entre une Eglise bien quadrillée et une autre possibilité d'Eglise, non quadrillée, en dehors, rassemblant un certain nombre de militants ou de gens plus ou moins marginalisés (comme un certain nombre de copains mariés) mais qui posent le problème de la foi de façon plus dépouillée ».

— « Un sentiment complexe de malaise, de porte à faux de se sentir à côté de ce qui est reconnu et institutionnel, mais aussi heureux de vivre en soi-même d'une façon nouvelle sans vouloir être récupéré par l'institution ».

Et sans doute plusieurs se reconnaissent dans le témoignage de l'un d'eux : « Ce dont je suis content, c'est de vivre un certain recul par rapport à l'Eglise : passer par un temps de silence et d'absence institutionnelle. On n'a pas fini d'accéder à une discrétion ».

II. La question de l'évangélisation

Trois points vont rassembler l'essentiel des interventions :

- 1) *Les conditions pour l'évangélisation.*
- 2) *Ce qui paraît essentiel à manifester.*
- 3) *Une Eglise, mais laquelle ?*

1°) Conditions préalables et nécessaires.

La rencontre suppose souvent un engagement commun, en particulier en milieu populaire. C'est pourquoi « il faut partir de ce qui nous unit au départ. La participation à un même combat nous met de plain pied pour l'Évangélisation. C'est pourquoi, dit l'un, « le problème de l'Évangélisation ne fait pas se poser de la même manière à l'égard des classes dirigeantes et des classes dirigées. Je réfléchis à l'évangélisation dans la lutte des classes ».

Toutefois dans ce combat qui est le même, il faudra tenir compte des particularités de chacun selon son origine, sa culture, sa religion, sous peine de tomber dans « un certain impérialisme ». Il faut veiller dans la rencontre à respecter l'autre « dans tout ce qu'il est, et tout ce qu'il vit ».

Ce respect de l'autre conduit à un véritable « décapage ». « N'est-ce pas le premier pas de l'Évangélisation de permettre la réussite de ce décapage », qui se fait dans les deux sens. Ce décapage n'apparaît pas seulement comme une « Évangélisation négative », un préalable, mais comme un premier pas en avant. « Il ne faut pas croire qu'il y a une phase de décapage, puis une reconstruction »... D'ailleurs ce décapage nécessaire ne sera jamais total. Car il est « impossible de devenir indigène » ; il faut sans doute accepter « que ce que nous sommes soit limité dans une culture, dans une marche ». C'est sans doute à partir de là qu'il faut bâtir une rencontre de l'autre, en sachant relativiser ce que trop souvent

nous avons pris pour de l'absolu. Et l'on peut se demander si « ce ne serait pas une dimension de la Foi d'être relative sans cesse à des situations particulières, précises » qui obligent à une recherche perpétuelle, et à savoir partir du possible.

C'est pourquoi, dit l'un, « l'Évangile apporte un Renouveau constant ; pas d'Évangélisation possible si les hommes ne sont pas prêts au Renouveau, à accepter la mutation ». On peut se demander si cette attitude n'est pas en effet une donnée fondamentale de l'Évangélisation.

2°) Ce qu'il faut manifester.

On est tous bien d'accord pour admettre que « tous les hommes sont concernés par l'Évangile et par Jésus-Christ ». Mais, dit l'un : « on n'arrive plus pour porter un message ; on ne vient pas convertir les hommes ; en même temps, on n'a pas à se taire, à cacher ce que l'on est ».

Cela ne peut se faire que sous certaines conditions, et en attendant de pouvoir le faire, c'est une souffrance « de ne pouvoir dire ce que je suis, ce que je vis... ». Il semble normal qu'il y ait plusieurs « Foi » religieuses en attendant la récapitulation à la fin des temps ; mais n'est-il pas normal de garder la préoccupation que la Foi en J.C. soit annoncée à tout homme ?

Mais peut-on parler ? Peut-on délivrer un message ? Est-ce une urgence d'annoncer le Message (Dieu étant Dieu et l'Esprit étant l'Esprit) : à ses yeux, tout homme est son fils. La mission n'est pas une évidence, parce qu'elle apparaît toujours comme un non-respect ».

Dans la mesure en effet où le message s'exprime en un langage imperméable à l'autre, où sa transmission apparaît comme un non respect de l'autre, il faut le mettre en

cause dans sa forme et sa transmission. Et c'est pourquoi, étant donné le contexte historique et le poids du passé chargé du sens de l'efficacité, « nous avons à manifester le sens de la gratuité, de la présence, du silence », en faisant effort pour relativiser nos anciens modes d'expression et nos formules, « la manière de vivre la foi est de relativiser ce qu'est son habillage, et de retrouver à nommer ce qu'est ma rencontre de Jésus-Christ », et sans trop de hâte : « il ne faut pas être pressé d'exprimer dans un langage connu, l'expérience nouvelle de la Foi. Il faut accepter tous les balbutiements qui se situent au niveau de l'expérience vécue, de façons très diverses ».

Pendant quelques-uns de ces balbutiements semblent déjà très positifs.

A la base, deux attitudes : Savoir que « l'initiative appartient au Seigneur. Savoir rester en quête de cette initiative de Dieu ». « Le témoignage de la recherche humble me paraît plus proche de l'Évangile que l'appât de ce qu'on possède ». Ceci suppose un changement d'optique assez radical avec le passé ; on sait qu'on ne possède pas la Vérité totale et que l'autre en possède aussi une part. C'est pourquoi « au niveau de la rencontre des personnes, on rencontre des hommes qui ont un authentique cheminement spirituel. Avec eux, il se fera un approfondissement de ce que chacun cherche sans posséder exclusivement la Vérité ». « On a souvent oublié la présence de l'Esprit présent au monde bien avant l'Incarnation. Si c'est le même Esprit, peu importe la forme du dialogue et de la présence : il faut d'abord reconnaître l'Esprit qui est dans l'autre ».

Une autre attitude fondamentale est exprimée ainsi : « les jeunes aujourd'hui n'acceptent pas le silence intégral, ils demandent de rendre compte de ce que nous sommes, ce qu'exige autant de dépouillement que de se taire. Mais comment faire pour que le dialogue ne soit pas possessif ? ». Ce qu'un autre exprime mieux encore : « Il faut convertir la

volonté de puissance en service. La conversion de cette volonté de puissance en service n'est-elle pas une valeur évangélique universelle ? S'il y a une Évangélisation nécessaire, c'est ce passage de la volonté de puissance en service ».

A partir de ces deux attitudes, on trouvera des terrains communs pour « se laisser interpeller et interpeller les autres » ; et que ce soit en monde ouvrier ou au Maghreb ce terrain commun réside dans ces options nécessaires à tous les carrefours de la vie et qui commandent « la qualité de la vie ».

En outre ces attitudes évangéliques seront pour les autres la manifestation de l'essentiel. « J. C. est relation à son Père et à l'Esprit. Il nous faut vivre ces relations dans nos vies. Le vrai problème n'est pas de savoir ce qui est repérable par les gens, mais ce qui doit être fait. L'Esprit doit être capable de reconnaître l'Esprit ». « Ce qui est vécu échappe à une culture et à un langage parce que cela devient une manière de vivre qui peut exprimer quelque chose de ce que le Christ vit avec son Père ».

Dans la mesure où l'Évangélisation fait grande place à la rencontre de l'autre, des risques apparaissent : le subjectivisme, le morcellement des expériences : « Je me pose le problème du morcellement des expériences individuelles, de vérités morcelées. Quelle est l'objectivité de la Foi ? D'où naît le besoin de la recherche au niveau de toute l'Église, d'une communion aux autres recherches ? ». Ce qu'un autre exprime ainsi : « Pour moi, ce qui importe c'est de rencontrer la Foi d'autres chrétiens, non de m'engager avec eux pour le Viet Nam ou pour autre chose » ; quelqu'un ajoute : « Évangéliser c'est échanger une recherche ». D'ailleurs plus l'expérience de la rencontre ou de l'engagement est profondément, plus la confrontation avec d'autres est nécessaire : « J'ai besoin de redécouvrir ce qu'est Dieu, la prière, la Transcendance ; je suis tenté d'identifier Dieu, le Christ à la libération humaine ; et je risque de me retrouver vide de la Foi en J.C. ».

3°) Quelle église ?

Quelqu'un dit : « Vivre une vie d'Eglise me paraît d'extrême importance. Mais qu'est-ce qui reste actuellement d'une appartenance à l'Eglise ? » Cependant, quoique l'Eglise soit perçue comme étrangère à la vie réelle des gens, on peut se demander « qu'est-ce qui resterait d'Elle, si ce qui existe disparaissait ? Faut-il accepter que tout disparaisse, qu'apparemment il n'y ait plus rien ? » Le cloisonnement des communautés de base et le besoin général de confrontation semblent un appel à un minimum d'institution. Or la disparition de l'Eglise traditionnelle pose problème parce qu'on ne voit rien naître à la place.

Il faudrait que s'applique à l'Eglise ce qui a été dit des individus dans la rencontre, à savoir qu'Elle donne le même signe sur le plan collectif ; « Elle apparaît plus comme une volonté de puissance que de service », dans tout ce qu'Elle est et ce qu'Elle dit. Or Elle doit être un signe repérable, et cette conversion de la puissance en service serait sans doute ce signe repérable. Avant d'être préoccupée de

l'annonce de l'Evangile, il faudrait qu'Elle soit soucieuse d'être fidèle à l'Evangile. « L'Eglise est contre-signé chaque fois que les critères qui dictent ses choix sont relatifs au fonctionnement interne, alors qu'ils devraient être relatifs au service du monde ».

Dans cette ligne et dans certains cas et pays, l'Eglise peut être amenée à des suppléances qui sont des services. Mais il est souvent bien difficile d'en sortir quand ces suppléances ne sont plus nécessaires. Elles deviennent alors un contre-signé.

Il en va de même du problème du célibat, qui, s'il a une valeur en soi, doit aussi avoir une valeur de signe « on est célibataires pour être davantage serviteurs. Si on ne l'est pas, il faut revoir la question ».

En un mot, il faudrait que l'Eglise vécue au plan individuel ou des rencontres, et au plan de son aspect collectif n'ait pas deux visages, mais donne le signe du service, du respect de l'autre, de la recherche dans la pauvreté de l'esprit.

Carrefour n° 3 (trois groupes)

A travers nos engagements et nos responsabilités,
comment vivons-nous et
comment nous exprimons-nous la force libératrice
de la Foi en Jésus-Christ ?

« Difficulté de démarrer la discussion ». Ainsi commence un des comptes rendus de ce carrefour... et il faut bien dire qu'il est également difficile de tracer des avenues dans le maquis des contributions : du moins a-t-on essayé de baliser quelques sentiers.

— Le premier côtoie sans cesse la vieille et vertigineuse interrogation de la spécificité de la Foi chrétienne : il pourrait porter comme panneau indicateur cette double question :

- la foi en Jésus-Christ est-elle source d'une lutte pour la libération de l'homme ?
- la foi en Jésus-Christ inspire-t-elle de manière spécifique notre attitude dans cette lutte ?

— Le second sentier, à vrai dire bien moins débroussaillé et dont on s'étonne qu'il soit second, a pour pancarte : Libération, de quoi ?

I. Foi en Jésus-Christ et libération de l'homme

A/ La Foi, source de la lutte

A partir de la situation des chrétiens en Amérique latine, on a pu typer deux comportements :

- Pour les uns, vivre la Foi veut dire s'enga-

ger politiquement, s'engager à gauche. Le lieu de la Foi chrétienne est la pratique politique qui, seule, paraît efficace, avec le risque, non illusoire, d'éliminer la dimension de Foi.

- Mais pour d'autres, peut-être différents par leurs capacités ou plus méfiants par rapport aux idéologies, la Foi incite à se solidariser avec les opprimés sans pour autant faire partie de mouvements politiques. Cette solidarité, au nom de la Foi, est elle-même subversive puisque bien des chrétiens ayant fait cette option se retrouvent en prison (Brésil).

La Foi, par conséquent, semble pouvoir inspirer un engagement pour la libération de l'homme. Pendant la guerre d'Algérie n'était-ce pas en partie mus par leur Foi que certains étaient solidaires des Algériens ? Lors des procès, on a voulu voir dans leur présence de prêtre au banc des accusés des raisons de Foi plus que des raisons politiques. Aujourd'hui encore n'est-ce pas ce qui inspire tant de positions contre la force de frappe française ?

C'est pourquoi l'action politique ou syndicale du chrétien paraît souvent resituée par rapport à autre chose. Il a, par rapport à elle, un certain recul, au point que des marxistes se posent la question ; dans quelle mesure les chrétiens sont-ils engagés à fond dans l'action de transformation de la société ? Mais cela interroge aussi les chrétiens : d'où vient ce recul ? Est-il légitime ou non ?

Ne viendrait-il pas, pour ces derniers, de l'insistance de Jésus-Christ à détacher les disciples de tout ce à quoi ils tenaient ? Cette tendance nous amènerait à être critiques envers tout pouvoir et institution au cœur même de l'engagement et du militantisme. Cette relativisation n'est pas de l'indifférentisme et d'ailleurs il faut être engagé pour percevoir les limites de tout engagement, cependant la foi nous empêcherait d'être prisonniers de nos choix historiques.

Aussi bien certains ressentent quelque gêne devant l'emploi du langage théologique de

« libération du Christ » en regard de la libération cherchée dans la lutte syndicale par exemple : « C'est autre chose » ; et pourtant il ne faut pas repousser dans un au delà nébuleux la fécondité de la Foi.

B/ La source de la lutte est ailleurs

Dans une perspective sensiblement différente, quelques participants font remarquer que, selon l'histoire des mouvements de libération, ce n'était pas l'Eglise qui inspirait ces mouvements.

Conscients à l'extrême de ce fait, certains feront le passage dans une autre culture, dans une autre religion, quitte à paraître renier leur Foi, pour rejoindre, dans son cœur vivant, l'élan de libération d'un peuple.

Le centre de libération est ailleurs et c'est un peu cela que l'on veut sans doute exprimer par les termes de « passage de la puissance au service ». On pourra constater des convergences entre différentes sources d'inspirations, mais nul n'est possesseur des forces libératrices.

Des marxistes, de la même manière, parlent des forces de libération qui sont dans la masse et qu'il faut rejoindre, ainsi des forces de libération qui sont dans le peuple marocain, dans les quartiers marocains, dans la paysannerie marocaine. Dans la même ligne, on peut dire que la révolution algérienne n'est pas seulement construction industrielle, aménagement du territoire, etc. Son succès est lié à la capacité du pouvoir révolutionnaire à intégrer l'ensemble des masses paysannes les plus reculées et les plus déshéritées.

Le mot « rejoindre » les forces de libération n'a pas été sans susciter de réactions. Ne faudrait-il pas que la soif de libération parte de notre propre situation ? Si la Foi doit intervenir, ce sera pour nous pousser à épouser

des situations d'oppression : « alors, nous serons atteints dans nos tripes ». La force de libération sera celle du peuple dont nous sommes. Sans cela, on risque bien d'être « récupérés » par le système même que l'on prétend combattre. La bonne volonté d'enga-

gement pourrait bien masquer le fait que nous n'avons trouvé de place dans un mouvement de libération que parce que, à un moment donné, nous portions en nous les possibilités objectives d'une certaine fonction par rapport à un groupe donné.

II. La Foi inspire notre attitude dans les luttes de libération

A/ Un certain désenchantement... ou la fin d'une naïveté

Quelques notations en vrac voudraient restituer un certain climat :

- « Une libération nationale est suivie par d'autres formes d'oppression ».
- « Découverte actuelle du marxisme : les périodes de transition sont indéfinies, nous sommes en permanence en voie de libération. La psychanalyse en dirait autant pour le processus de libération des personnalités ».
- « La Chine apparaît comme un véritable espoir de changement profond, mais ce nouveau type d'homme n'implique-t-il pas de nouveaux types de contrainte que nous ne percevons pas pour le moment ? ».
- « On oriente les jeunes vers les forces de progrès en les détournant au Maghreb d'une tradition religieuse qui paraît aliénante. Est-ce une libération ? ».
- « Méfiance à l'égard de tout ce qui peut être utilisation ou récupération de l'homme ».

— « Découverte constante que l'homme libéré de certaines contraintes se retrouve pareil à lui-même et parfois dans des situations plus dégradées ».

— « Quand on aura constaté la limite de tous les mouvements de libération, est-ce que cela ne nous conduira pas à considérer que la libération n'existe qu'en Jésus-Christ ? ».

B/ Foi, analyse et idéologies

Un premier aspect ressort de ces situations : la relativisation.

- « Je crois que pour agir on est obligé, comme tout le monde, de se servir d'outils d'analyse. Mais là où la Foi intervient c'est quand, à l'intérieur de ça, je cherche à ne pas rester bloqué dans l'analyse faite à un moment donné ; c'est-à-dire à vérifier constamment si mes raisons d'agir correspondent à quelque chose d'humain ou si c'est simplement un blocage idéologique. En effet, aucun texte n'a de valeur absolue ni Marx, ni Mao, ni Vatican II. La Foi en Jésus-Christ nous dit qu'il y a autre

choses, que toute parole humaine est relative, qu'il faut se méfier des théories durables auxquelles on s'accroche. Elle nous fait refuser le prétendu absolu des explications scientifiques ».

Mais est-ce bien la Foi ? N'est-ce pas simplement un certain sens de l'homme, une fidélité à une morale enseignée dont on aurait du mal à se défaire ou tout simplement l'esprit critique qui fait réagir contre les monolithismes : au fond rien d'autre que l'esprit scientifique par lequel on reste attentif aux démentis du réel.

C/ La Foi dans l'action de libération

« Pour moi, la Foi interroge sur notre manière d'être dans les relations avec l'ensemble des compagnons de lutte ou avec ceux qui sont en face de moi dans la lutte quotidienne de libération ».

La Foi inspirerait ainsi un certain comportement au sein même de nos engagements. A cause de la Foi, celui-ci cherche à mettre en lien des personnes engagées de manière différentes ; à cause de la Foi cet autre, constant que « c'est foutu », redémarre toujours, et celui-là cherche à maintenir un service gratuit de l'homme sans être tributaire ni des réussites ni des échecs, puisque Jésus-Christ a converti la puissance de l'homme en service. Beaucoup semblent partir d'une sorte de postulat de non-désespérance : « tu ne classeras pas les gens ».

Sur un exemple précis on percevra mieux la préoccupation des participants : celui de la responsabilité.

« Au niveau de la responsabilité, on doit éviter deux pièges : celui que vous tend votre propre appétit de puissance et celui qui vient de la démission des copains ; finalement, on est élu pour être au service de la responsa-

bilité des copains. Cela demande une conversion et je reconnais que la source de ma conversion je la reçois de Jésus-Christ « venu pour servir et non pour être servi ». Plus largement, je crois qu'il y a une libération venant de Jésus-Christ dans la manière dont on est au service d'un mouvement libérateur de la classe ouvrière. Cependant, une collègue marxiste et athée a ce même réflexe de se sentir en porte-à-faux dans sa situation de responsabilité. (Il est vrai que le marxisme n'est pas seulement projet économique et social, mais qu'il ambitionne de transformer l'homme en profondeur et dans ses relations à autrui). Ce qui me fait réagir c'est probablement la même chose qu'elle, mais moi, je fais le lien avec ma Foi, elle, ne peut pas ».

La question est une nouvelle fois posée de la place et de la spécificité de la Foi. L'un d'entre nous dira : « Je ne vis pas une force libératrice de la Foi, mais une Espérance qui se traduit par une joie et une liberté intérieure ; il faudrait éviter le terme de « Foi-libératrice ».

Mais l'échange continue :

« La Foi n'apporte pas quelque chose de radicalement original dans le comportement humain qui ne puisse être vécu par un homme incroyant. La Foi, c'est un regard, une certaine manière de déceler dans les choses la présence ou l'implication d'un Autre. On la voit ou on ne la voit pas. Il n'y a pas de comportement humain qui soit original et commandé par la Foi sinon peut-être la hiérarchie imposée aux valeurs humaines. Les autres mouvements du même type ne sont donc pas invalidés quand ils ne sont pas en référence explicite à cet Autre qui est Jésus-Christ et qui est Dieu, mais ce qui est vécu par Jésus-Christ m'est précieux parce que cela me révèle la source de tout mouvement de ce genre, qu'il soit vécu par un croyant ou un non-croyant. La

seule chose qui diffère, c'est un éclairage qui vient de ce que nous savons que l'homme n'est pas fait simplement pour lui-même, mais qu'il est fait pour Dieu ».

Cela ne conduit-il pas à cette réflexion : « chaque fois que l'homme essaie de grandir, c'est la libération en Jésus-Christ ». Aussitôt contredit par : « il n'y a pas de signe « égal » entre promotion humaine et Foi ». Encore plus largement, au plan de l'Eglise, on entendra : « Le rôle de l'Eglise c'est de faire de l'histoire une Histoire sainte. Il faut la lire sainte. Pour cela, bien sûr, il faut qu'elle soit dans l'histoire ».

« Dans certaines situations limites cependant ou plus exactement dans des situations cruciales comme celle du Chili de l'Unité populaire, on constate que le jeu des forces politiques oblige les gens à prendre des points de référence fondamentaux et simples. A ce moment-là, le chrétien pose le problème de sa Foi et du sens de l'homme que sa Foi lui propose et cela ne cadre pas avec cette autre vision de l'homme que propose le marxisme ».

« Il faudrait aussi reconnaître que beaucoup d'entre nous font le choix de telle organisation politique pas seulement à partir d'une analyse politique, mais en fonction de la cohérence qu'ils mettent entre certaines idéologies et ce qu'ils disent de leur Foi ».

Ces deux attitudes (la Foi comme regard sur l'action des hommes, la Foi inspiratrice d'un comportement) sont-elles inconciliables ?

« Il est certain qu'il ne faut pas télescoper les raisons humaines d'un combat révolutionnaire ou politique et prendre une option dans tel ou tel sens en conséquence directe de la

Foi. Mais il ne faut pas dire non plus que la Foi est sans rapport avec ça. Quand on n'a pas de motivations humaines, la Foi authentiquement vécue oblige à en avoir : elle restaure ce que la raison n'acquiert pas par elle-même ou elle donne un sens à ces motivations humaines qu'elle relativise en les situant par rapport à autre chose. En établissant une relation entre nous et cet Autre qu'est le Seigneur, la Foi nous oblige à une attention respectueuse de l'homme comme personne et collectif : cela même à cause de l'attitude du Seigneur vis-à-vis des hommes ».

Ainsi donc on pourrait dire :

- a) « Au centre du Christianisme il y a un renversement de la hiérarchie des valeurs »
- b) Il y a une convergence entre deux faits,
 - le premier : « Jésus-Christ est venu des marges, il a toujours donné priorité aux pauvres, aux rejetés, aux méprisés ; et le Christianisme devrait être la permanente irruption de ce qui est marginal »,
 - le deuxième : « Il n'y a pas de construction humaine d'une société sans que soient prises en compte les richesses et les aspirations des gens exclus, car c'est de là que peut surgir le renouvellement de l'homme et c'est là que gît la force de l'homme de demain. Exemple : les mouvements de libération en Guinée ou en Angola ; mais aussi en France, il n'y a pas de vérité dans le mouvement syndical s'il ne rejoint pas les aspirations de la masse des travailleurs et des prolétaires : celle qui est aujourd'hui constituée par les travailleurs immigrés du Tiers-Monde ».

III. Mais, libérés de quoi ?

D'une manière un peu étonnante, l'ensemble des échanges a très peu clarifié les entraves dont il faut se libérer. De la discussion, on induit assez facilement le caractère social ou politique de ces entraves ; néanmoins, il n'est guère précisé.

D'autre part, une seule allusion a été faite à une action éducative ou à un travail de refonte de la pratique chrétienne au sein du cadre paroissial par exemple. Bien qu'on soit convaincu de devoir inscrire le signe de la Foi dans une vie collective, par une Eglise qui sans cesse se remet en cause, un certain doute plane sur la validité d'une telle action. Témoin cette réflexion d'un curé de Buenos-Aires qui, après 6 ans de travail pour faire de sa paroisse une réalité vivante — et y être parvenu —, estime qu'il est sur une voie de garage ne conduisant pas à la libération de son peuple, fameuse question pour ceux qui vivent en équipe territoriale !

On est assurément plus explicite au sujet des entraves intérieures de l'homme. Si « la Foi critique tout projet qui ne prend pas en charge l'Universel » cela ne signifie-t-il pas que l'homme est prisonnier de son particularisme ou de son égoïsme ? « La Foi nous unifie » veut dire que l'homme est naturellement limité par une désunion intérieure nommément désignée comme la faiblesse de l'homme et son péché. On reste sensible aux problèmes de l'inefficacité humaine, du vieillissement et de la mort. C'est l'Evangile qui éclaire ces cheminements, qui mènent inéluctablement à l'anéantissement, il donne la certitude que cela débouche : certitude fondée sur la Croix et la Résurrection.

Nous transcrivons telles quelles quelques-unes des réflexions sur ce point :

— « La Foi nous provoque à une gratuité qui passe par l'acceptation de la Croix ».

— « La Croix n'égalise pas à l'échec ; dans St Jean elle est une réussite.

C'est dans la non-Foi que les Apôtres croient que tout est perdu, alors que le Christ a vaincu la mort par sa résurrection ».

— « L'expérience de l'échec invite à redécouvrir le sens de la Croix ».

— « Quand il n'y a plus d'issue que la mort à soi-même, alors Jésus donne l'assurance que se fait le passage. Mort et Résurrection liées sont au centre de toute libération ».

C'est sans doute pourquoi on avance que la libération de Jésus-Christ joue à une autre profondeur que la libération politique ou sociale. Non seulement avec Jésus-Christ il y a un refus permanent de quitter les marges, de laisser dans l'abandon et l'impuissance ceux qui sont à l'extérieur, mais il y aurait quelque chose de plus profond qui donnerait son sens à tout le reste, d'où ce fait :

certains d'entre nous se sentent en quelque sorte structurés par la Foi d'une manière différente des autres.

Cela tient peut-être au fait que cette libération, nous la recevons ; elle est un don et non une conquête, même si nous y participons ; or, pour un marxiste par exemple, à ce niveau, il n'y a pas de don. Cela implique que nous ne sommes jamais possesseurs et qu'en aucune manière on ne saurait « boucler » sur soi-même. Toute tentative de ce genre serait d'ailleurs l'échec de la Foi.

Nominations

EN ACCORD AVEC LES EVEQUES DES DIOCESES CONCERNES, MONSEIGNEUR GUFFLET, ADMINISTRATEUR DE LA MISSION DE FRANCE, A NOMMÉ :

- à l'équipe animatrice de l'Année Sacerdotale de Fontenay :
 - Pierre DEROUET (Laval)
 - Bernard CAILLOT (Viviers) en résidence à La Souterraine.
- à l'équipe animatrice du Séminaire des Carmes :
 - René SALAUN (pour une part de son temps)
- à l'économat général de la Mission de France :
 - Bernard GAUTIER en résidence à Chelles.
- à l'équipe « hôtellerie » à Paris :
 - Isidro BARANDIARAN (Toulouse).
- à l'équipe des hôpitaux à Paris :
 - Pierre LETHIELLEUX.

AVEC L'AGREMENT DE L'ORDINAIRE DU LIEU, SONT NOMMES DANS LES DIOCESES SUIVANTS :

- BEAUVAIS : à l'équipe P.O. de Compiègne, Rémi CRESPIEN, Pierre GERMAIN, Albert MATIS.
- BORDEAUX : à l'équipe P.O. de Bordeaux : Eugène SEROUX et d'autre part : Jean LANDRY, Georges JOUSSE, Max POUSSIN.
- FREJUS : à l'équipe de La Seyne-sur-mer, Gilbert DELANOUE, Pascal IDIART.
- LYON : à l'équipe de Vénissieux, Thierry RENARD.
- MEAUX : à l'équipe de Chelles, Bernard GAUTIER.
- REIMS : à l'équipe de Reims, Jacques PREVOST.
- ROUEN : à l'équipe du Havre-Graville, Jean GALISSON.
- TROYES : à l'équipe de Troyes, Laurent DIDIER, Jean LESCUYER.
- DOUALA Cameroun : à l'équipe de DOUALA, Gilles DIEUMEGARD (diocèse de La Rochelle).

Carnet de la Mission

La mère de Jean LANLY (Limoges), celles de Marcel BELORGEY (Alger) et de Robert MINVIELLE (Tarbes) sont décédées. Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Numéros disponibles

- n° 33 : **Sur les Grands chantiers (R. Caclin)**
— **Objectivité de la Foi (Equipe des Services, un membre de l'Atelier santé).**
- n° 34 : **Prêtres ouvriers : Responsabilité sacerdotale et engagement ouvrier**
sacerdotale et engagement ouvrier (Atelier de P.O.) — Objectivité de la Foi (Suite).
- n° 35 : **Les documents de l'Assemblée générale (2-3 sept. 72).**
Trois livres sur le Christ (Claude Wiener).
- n° 36 : **Le Ministère presbytéral aujourd'hui : Les voies d'accès (A. Bressollette).**
Des itinéraires (Collectif).
Pour faire du neuf, faisons sérieux (R. Salaün).
- n° 37 : **Un témoignage et un appel : Chemin de vie, F. Bourdier (J. Vinatier).**
Quel avenir pour les ruraux ? (P. Houée).
Lire la Bible, aujourd'hui (P. Derouet).
- n° 38 : **Une Eglise au service de la Foi (Equipe de Toulouse). Réflexions sur les causes de diminution de la pratique religieuse en France (J. Rémond).**
Pour une meilleure pastorale de la préparation au mariage (J. Vinatier).
- n° 39 : **A propos de notre confrontation avec l'analyse marxiste (M. Masard). Travaux des Ateliers : Atelier P.O. ruraux (E. Le Gall) — Atelier Tiers-Monde (P. Moreau).**
- n° 40 : **Un centenaire : Thérèse de Lisieux (Jean-François Six - Jean Volot - François Lemeur - Marie-Françoise). — Pourquoi être prêtre aujourd'hui ? (Noël Choux - Pascal Idiart).**

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés
Prélature

B. P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle